17e LIVRAISON.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 19.



FRÈRE TRANQUILLE

Chronique du temps de Charles VIII

DRAME A GRAND SPECTACLE, EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX, DONT UN PROLOGUE

PAR M. PAUL FÉVAL

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 10 MARS 1853.

Musique de M. ADOLPHE DE GROOT; Décors de MM. DEVOIR, LAROQUE et POISSON,

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANDÉOL, surnommé FRÈRE TRANQUILLE.	MM. Mélingue.	SIMONNOT.	MM. Bousquet.	BLANCHE.	Mme Léa-Félix.
RIPAILLE.	Ambroise.	BONIFACE.	Dorville.	LE ROI CHARLES VIII.	Lucie-Madisa.
VINCENT TARCHINO.	Fleuret.	UN ARCHER.	Bacol.	LA PAVOT.	Astruc.
JEAN-LE-BRUN.	Alfred Baron.	MARMAROU.	Hector.	MIRETTE, sa fille.	Dubosc.
JEAN-LE-BLOND.	Valaire.	Un Conseiller. — Me Kinchus.	Quinche.	1er PAGE.	Monin.
OLIVIER DE GRAVILLE, comte de la Marche.	Crably.	BERNARD.	Larsov.	2e PAGE.	Flechnar.
PAVOT.	Bocaccionon.	GUILLOT.	Chateau.	UNE PAYSONNE.	Dubois
GUILLAUME DE SOLES.	Cornier.	UN PAYSAN.	Henry.	JEAN D'ARMAGNAC.	Maria-Franx.
UN SENECHAL.	Marchand.	UN COMPAGNON.	Feroinand.	Seigneurs et Dames de la Cour, Suite de Graville, Pages, Gardes Ecossaises, Archers, Serviteurs, Compagnons du tour de France, Paysans, Paysannes, Peuple.	
		LA DUCHESSE ISABELLE DE NEMOURS.	Mme Clarisse-Miroy.		

Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire cette pièce à l'étranger, sans l'autorisation des Auteurs et Editeurs.

ACTE I (PROLOGUE).

Premier Tableau.

Le théâtre représente une grande salle d'honneur de l'hôtel d'Armagnac. — Large porte au fond. — Au premier plan à droite, une porte ; entre cette porte et celle du fond se trouve placé en pan coupé un trône élevé sur deux marches. — Au dessus, une tenture avec le grand écusson d'Armagnac. — A gauche, au premier plan, une autre porte. Dans ce pan coupé de gauche, une baie ouverte sur une terrasse, d'où l'on aperçoit la rue.—Du même côté sur le devant, une table chargée de broes et de gobelets. — Au lever du rideau, la Pavot est devant le trône, donnant des ordres à des serviteurs qui étendent un tapis sur les marches. — Autour de la table, sont : Ripaille, Pavot, Boniface, Marmarou et des serviteurs qui boivent.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONIFACE, RIPAILLE, MARMAROU, PAVOT, SERVITEURS, *à la table*. LA PAVOT, SERVITEURS *au fond à droite*.

PAVOT. Moi je vous dis que tout c'est pas fini.

LA PAVOT. La paix, maître Pavot!

PAVOT, *d'un ton soumis*. Avec plaisir, dame Pavot.

RIPAILLE. Voilà ce qui s'appelle un bon ménage. A boire. (*Prenant un verre.*) Je n'ai pas travaillé, mais j'ai soif.

LA PAVOT. Ce ne sont pas des pauvres gens comme nous qui boivent ordinairement dans cette salle : mais les vasseux peuvent bien se réjouir quand les maîtres ont du bonheur.

PAVOT. C'est certain, cela!

LA PAVOT. Taisez-vous!

PAVOT, *souriant*. Oui, dame Pavot, avec plaisir.

LA PAVOT. Je vous ai fait nommer second sommelier d'Armagnac, mais je suis première femme de chambre, et j'ai le pas sur vous... Versez à boire à ces braves gens.

RIPAILLE. Voilà qui est parlé!

BONIFACE. Et c'est pour fêter le retour de Monseigneur tout cela?

LA PAVOT. Juste!

PAVOT, *à part*. Monseigneur n'est pas encore revenu!

BONIFACE. On disait que le parlement de Noyon lui avait fait son procès...

LA PAVOT. Ah! ah! nous sommes les cousins du roi! Nous nous moquons des robins, maître Boniface.

RIPAILLE. Rien dit!... mais je voudrais que monseigneur le duc eût autour de lui, pour faire son voyage, une cinquantaine de lurons comme moi... voilà!... (*Mouvement dans l'assistance.*)

MARMAROU. On craint donc quelque chose?

RIPAILLE, *avec importance*. Vous ne connaissez pas les affaires de l'Etat, vous autres!... mais moi c'est différent, je peux vous dire le fin mot de l'histoire. (*Tous se rapprochant.*) Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, notre maître, était ligué avec les ducs d'Orléans, de Bretagne, de Bourgogne et de Guyenne : cela faisait cinq ducs contre un roi! Aussi Louis XI a eu fort à faire... Il a été bien bas!... Enfin! il a trouvé le parade!... mais il s'en souvient et si Louis XI pouvait oublier par hasard, je vous promets que sa fille madame Anne de Beaujeu aurait pour lui de la mémoire. (*Approbations.*) Il y a longtemps que madame Anne convoite le domaine d'Armagnac pour son favori Olivier de Graville.

PAVOT. Et un beau domaine, que je dis... Il y a d'abord la comté de la Marche...

LA PAVOT. Mais taisez-vous donc!

RIPAILLE. Suivez-moi bien, maintenant : Le duc de Guyenne est mort, le duc Louis est en Angleterre, le duc de Bretagne a fait sa paix, le duc de Bourgogne s'est mis à l'abri dans ses Etats... Armagnac seul s'est laissé prendre... Il n'était pas à la parade... et le parlement l'a condamné...

LA PAVOT, *l'interrompant*. Oui, mais madame la duchesse est allée, ce soir même, remercier le roi, en son palais des Tournelles, et nous attendons notre seigneur Jacques d'Armagnac qui est en route pour Paris .. est-ce assez clair! Trio-

76668

quez! buvez, travaillez, mes garçons; le deuil est fini, croyez-moi, c'est le temps du bonheur.

MARMAROU, *remontant vers le fond.* Eh! voilà justement Andéol!

PAVOT. Ah! oui, l'idiot qu'on surnomme frère Tranquille!

MARMAROU. Il va trinquer, avec nous, à la santé de son seigneur!

PAVOT. Qui ne l'a pas mal battu!

LA PAVOT. De quoi vous mêlez-vous? Il ne s'en est jamais plaint, le pauvre Andéol! un mouton...

PAVOT, *bien bas.* Avec des dents de loup!

LA PAVOT, *à Ripaille.* Eh bien, pourquoi t'en vas-tu, Ripaille? n'est-ce pas ton cousin?

RIPAILLE. Eh! au diable! Il est cruel, à la fin, pour un homme de ma sorte de se voir toujours jeter au visage je ne sais quelle parenté avec cet innocent.

SCENE II.

LES MÊMES *moins* RIPAILLE, *plus* TRANQUILLE *qui paraît au fond.*

BONIFACE, *à Tranquille, les autres le pourchassent en riant.* Eh bien, que cherches-tu? est-ce un gobelet? Allons, tiens! Mais d'où sort-il donc? Comme le voilà fait!

MARMAROU. Il est encore plus drôle qu'à l'ordinaire... (*On l'entoure.*)

BONIFACE. Est-ce que vous venez de courir la guilledou?

MARMAROU. Mauvais sujet!

PAVOT. Libertin! (*Rire général.*)

TRANQUILLE. Mes bonnes gens, je vous prie, ne vous moquez pas de moi aujourd'hui, car j'ai bien de la peine.

LA PAVOT. Pauvre créature! (*On cesse de rire.*)

TRANQUILLE. Qu'est-ce qu'ils ont pu faire d'une enfant si jeune!...

BONIFACE. Tiens! puisque nous sommes en train de rire, chante nous quelque chose.

MARMAROU. Oui, oui, une chanson!

TOUS. Une chanson! une chanson!

TRANQUILLE. Non, non, je n'en sais pas. (*Il veut s'esquiver.*)

MARMAROU. Il en sait plus de mille, et des contes, et des légendes!

BONIFACE, *lui prenant son chapeau.* Eh bien, une légende.

MARMAROU, *lui prenant son bâton.* Un conte!

PAVOT. Un conte gaillard!

TOUS. Oui, oui, un conte! (*On le fait asseoir.*)

TRANQUILLE, *après un temps.* Non, pas un conte, une histoire.

PAVOT. Sera-t-elle drôle?

MARMAROU. Nous fera-t-elle rire?

TRANQUILLE. Oui, je tâcherai...

TOUS. Ecoutons! écoutons! (*On l'entours.*)

TRANQUILLE. Il y avait une fois au pays de Mirande...

PAVOT. Ah! la scène se passe sur le domaine d'Armagnac.

TRANQUILLE. Oui précisément. Il y avait un garçon de vingt ans qui n'avait ni père, ni mère, et a qui les moines donnaient à manger par charité. La nuit il dormait dans la niche qui est à la porte du couvent... et comme il avait toujours un vieux livre à la main, et qu'il était studieux, on l'avait surnommé : le Songeur. Il avait déjà un peu de science et il espérait bien, avec le temps, arriver à la découverte du grand-œuvre.

BONIFACE. Qu'est-ce que c'est que ça?

MARMAROU. Bête, c'est la pierre philosophale!

TRANQUILLE. Près du couvent, il y avait un village; dans le village, il y avait une jeune fille. Elle était aussi fraîche, aussi rose, aussi joyeuse que le pauvre écolier était pâle, sérieux et triste! Attiré par sa chanson qui tombait d'écho en écho, du haut de la montagne... il allait comme malgré lui au devant d'elle, et s'asseyait pour l'attendre tout au bout du sentier qui borde la montagne. Oh! ce n'était pas pour lui parler... seulement, quand il la voyait venir de loin avec sa quenouille blonde au côté et son sourire d'ange sur les lèvres, il laissait choir son vieux livre et tombait à genoux.— Elle passait sans le voir! — Il le croyait, du moins, mais il se trompait... (*Avec une joie enfantine.*) Car un jour elle vint tout droit à lui et lui dit : N'oserez-vous jamais me dire que vous m'aimez? Oh! non, certes, il n'aurait jamais osé! Oh! je sais bien, ajouta-t-elle, qu'elles meurent jeunes celles qui épousent les disciples de la science surnaturelle... mais je veux bien mourir jeune pour vous faire heureux... Avez-vous vu parfois dans leur berceau deux petits enfants jumeaux... avec la jeune mère, inquiète, attentive, joyeuse, veillant sur le sommeil de ses anges bien aimés! leur bonheur ne dura qu'un an. Elle s'endormit, un soir d'été, les mains en croix sur sa poitrine, en priant Dieu pour ses enfants et leur père... elle mourut!... Quand les moines de saint Benoît emportèrent son corps en chantant le *Libera*, le songeur ne bougea pas. Il était de pierre .. ses deux petits pleuraient dans leur berceau, il ne les entendait pas. Quand la nuit fut venue, on la vit se traîner sur les mains et sur les genoux jusqu'au cimetière. Il chercha la tombe la plus fraîche, il se coucha dessus. Le lendemain, il y était encore, et tout le jour, et la nuit suivante; il était fou... ah! il était fou! Mais on vint lui dire que ses enfants avaient faim... — Mes enfants avaient faim! mes enfants, mes chers petits enfants!

LA PAVOT, *attirant tous les assistants un peu à l'écart.* Mais, je le savais bien, c'est son histoire qu'il vous raconte..... a preuve que j'étais là quand on les a mariés .. et que c'est moi qui l'ai fait venir de Mirande pour être percepteur de Jean d'Armagnac, notre petit seigneur. . et que je lui ai placé ses deux petits enfants ici près, au bourg d'Arcueil.

TRANQUILLE, *se levant.* Oui, elle dit vrai... elle la connaissait bien Marion, ma femme, et mes deux enfants. Oh! quand on me permettait d'aller les voir... n'était fête! je voyais toujours de loin ma petite Marie... elle s'appelait Marie comme sa mère, elle venait, elle courait, elle courait comme une folle jusqu'au moment où elle tombait essoufflée dans mes bras... Ce matin, je n'ai rien vu sur la route. Au seuil de la porte, Andéol, — c'est mon petit garçon, — Andéol était assis et pleurait... Eh bien! et l'autre? et ta sœur? et ma fille?... On la retrouvera, papa... Il y avait huit jours que ma fille était perdue!!!

LA PAVOT. Perdue! Mais as-tu couru, cherché...

TRANQUILLE, *baigné de larmes.* Le premier soir on s'est dit : attendons à demain... le lendemain, ma fille n'était pas là, on s'est dit : attendons encore... je leur donnais si peu à ces paysans! C'est ma faute! j'aurais dû rester avec eux... me faire artisan... j'étais trop faible!... soldat!... ah! je n'ai pas de courage!... je ne peux rien! rien!... Mais répondez-moi donc! qu'ont-ils pu faire d'une enfant de cinq ans!... O ma petite Marie! ma petite Marie! je n'étais donc pas assez misérable! voyez-vous. (*Avec égarement.*) J'ai été fou... je mourrai fou! (*Il tombe assis à gauche.*)

LA PAVOT. Voyons, il vous reste un fils, Andéol .. songez à votre fils et soyez homme!

TRANQUILLE, *souriant tout à coup.* Oui, oui, c'est vrai, j'ai un fils... et quant à celui-là, du moins, son sort est assuré... Donnez-moi du vin, je vous prie.

PAVOT, *lui versant à boire.* C'est ça, buvez un coup pour vous remettre.

LA PAVOT. Voyons, remettez-vous!

TRANQUILLE, *après avoir bu, d'une voix assurée.* Ce sera un enfant heureux que mon fils; il a un emploi dans la maison d'Armagnac.

LA PAVOT, *joyeusement.* Bah! vraiment!

TRANQUILLE. Oui.

LA PAVOT. Quel emploi?

TRANQUILLE. Il y a un an, avant que monseigneur fut fait prisonnier; il voulait placer auprès du petit Jean d'Armagnac, un enfant de son âge... Il disait : quand mon fils Jean fera une faute, on louettera l'autre enfant pour que la justice ait son cours... Guillaume de Soles m'a dit hier : Monseigneur va revenir, il faut aller chercher ton fils, Tranquille, afin qu'il soit fouetté à la place de notre jeune maître.

TOUS, *avec pitié.* Oh! (*L'un lui rend son manteau, l'autre son bâton.*)

TRANQUILLE. Voilà l'emploi que mon fils doit avoir à l'hôtel d'Armagnac... Maintenant, merci de votre compassion, bonnes gens... réjouissez-vous, buvez, c'est assez penser à moi (*Il s'éloigne en disant.*) Il sera heureux mon fils. (*Il sort.*)

BONIFACE. Cet homme-là doit avoir bien de la rancune dans le cœur!

SCÈNE III.

LES MÊMES, *moins* TRANQUILLE, UN ARCHER, *puis* VINCENT TARCHIN *et* GUILLAUME DE SOLES.

L'ARCHER, *entrant.* Deux hommes d'armes viennent de se présenter au pont-levis.

LA PAVOT. Madame la duchesse n'est point revenue de chez le roi... Tenez les portes closes.

L'ARCHER. L'un d'eux a donné le mot de passe; les portes sont ouvertes.

LA PAVOT. Ils s'appellent?

L'ARCHER. Le premier s'appelle Vincent Tarchin.

TOUS. Vincent Tarchin!

LA PAVOT. Ah! ah! le Florentin! Si Vincent Tarchin, l'âme damnée de Graville, vient faire sa soumission, c'est que Graville est perdu.

BONIFACE. On peut crier Noël!

PAVOT, *à part.* Savoir...

LA PAVOT. Et le second?

GUILLAUME, *paraissant.* Le second, c'est moi, Guillaume de Soles, écuyer de notre chère dame, la duchesse Isabelle. (*Tarchin paraît.*)

LA PAVOT. Et monseigneur, le précédez-vous? tardera-t-il longtemps? où est-il? où l'avez-vous laissé?... Mais parlez donc vite, messire Guillaume...

GUILLAUME, Eh! là, là, faut-il que les valets apprennent les nouvelles avant les maîtres? Nous attendrons, s'il vous plaît, le retour de madame la duchesse.

TARCHIN, *se tournant vers la Pavot et les autres, Je* suis sûr que ces braves gens céderont volontiers la place à des gentilshommes qui viennent faire honneur à la maison d'Armagnac.

LA PAVOT, *bas aux gens d'Armagnac.* Hein! a-t-il déjà baissé le ton!

TARCHIN, Eh bien!

LA PAVOT. Mes enfants, nous avons encore du la besogne dans le vestibule et dans les appartements de monseigneur... Reprenez vos charges, Boniface, Marmarou et les autres... Laissons ici ces gentilshommes, qui sont dès aujourd'hui des amis d'Armagnac. (*Elle fait une révérence ironique et sort, les autres la suivent.*)

PAVOT. Votre serviteur, messrigneurs (*Il sort par le fond en faisant des salutations, et en emportant les bras et les gobelets.*)

SCÈNE IV.

TARCHIN, GUILLAUME DE SOLES.

TARCHIN, *à Guillaume.* Eh bien, maître Guillaume de Soles, que regardes-tu là?

GUILLAUME, *considérant l'une des dalles.* Je regarde cette pierre. Ceci est l'entrée d'une oubliette au bas de laquelle s'ouvre un gouffre inconnu. Ce qu'on jette là ne reparaît jamais, et j'y ai vu précipiter plus d'un traître!

TARCHIN. Eh! mon cher, il s'agit de ne pas faire de faux pas, voilà tout... et ne t'inquiète pas... Sais-tu tirer les cartes?

GUILLAUME. Les cartes?...

TARCHIN. Ham! cela est utile dans bien des circonstances. Moi, mon jeu de tarrots est mon meilleur conseiller. Les cartes m'ont indiqué ce matin ce que j'avais à faire, et je le fais. Ecoute, l'échafaud est dressé devant les piliers des halles, il faut une tête au roi; Jacques d'Armagnac ou Graville, le coupable ou l'accusateur. Tu sers Jacques d'Armagnac, je sers messire Graville... ou plutôt, sous ces noms divers, nous servons tous les deux notre propre intérêt avec dévouement et fidélité... Est-ce bien entendu?

GUILLAUME, *hésitant.* Cependant...

TARCHIN. C'est entendu... posons nos faits... Dans le cas où l'échafaud dressé au cimetière des Innocents serait pour mon cher seigneur Olivier, point de difficultés, Olivier descendrait tout entier dans la tombe... Mais il n'en est pas de même d'Armagnac : Armagnac a femme et enfants; pour que messire Olivier, vainqueur, nous puisse récompenser selon nos mérites, il faut qu'il ait l'héritage d'Armagnac... Ami Guillaume, quand l'échafaud aura dit son dernier mot, seras-tu homme à nous livrer les portes de l'hôtel d'Armagnac?

GUILLAUME, *frissonnant.* Que ferait-on de l'enfant et de la mère?

TARCHIN. Je n'en sais rien .. Mais on te donnerait, ami Guillaume, avec les éperons d'or du chevalier, la plus belle seigneurie de tout la comté de la Marche. (*Guillaume hésite.*) Ne regarde donc pas cette dalle... Accepté, n'est-ce pas? (*Il le fait passer à gauche.*)

GUILLAUME. Parle plus bas...

TARCHIN, *baissant la voix.* Autre chose... Une fois la mère et l'enfant disparus, serais-tu homme à venir en justice affirmer sous ton serment que madame Isabelle avait mis au monde une fille et non point un garçon, là-bas en Gascogne, au château d'Armagnac?

GUILLAUME, *avec répugnance.* Une fille à la place d'un garçon? A quoi cela servirait-il?

TARCHIN. C'est une corde de rechange que nous avons à notre arc... Après avoir cherché longtemps, j'ai mis la main sur une belle petite fille du même âge que Jean d'Armagnac, et qui ressemble un peu à madame Isabelle. (*Tranquille paraît au fond à droite.*)

TRANQUILLE. Guillaume de Soles avec Tarchin.

TARCHIN, *continuant.* Or, comme le médecin de l'hôtel est gagné, il nous suffira désormais de ton témoignage pour avoir un arrêt du parlement. (*Tranquille essaie d'écouter de plus près.*)

GUILLAUME. Il y a quelqu'un ici! (*Tarchin s'élance, saisit Tranquille et l'amène au milieu du théâtre.*)

TRANQUILLE. Mes bons seigneurs...

GUILLAUME. Frère Tranquille!... le précepteur de Jean d'Armagnac! (*Il tire son poignard.*)

TRANQUILLE. Ayez compassion de moi!

GUILLAUME, *levant son poignard d'une main et montrant de l'autre la dalle.* Il a tout entendu!

TARCHIN, *l'arrêtant.* Tu ne nous a pas dit encore si tu témoignerais, ami Guillaume?

GUILLAUME. C'est une action indigne d'un soldat!..

TARCHIN. En voici un qui témoignera pour toi! (*Tranquille reste immobile.*)

GUILLAUME. Prends garde, Tarchin... relui-là est un être étrange, et personne ne connaît le fond de son cœur.

TARCHIN, *incrédule.* Oh! oh!

GUILLAUME, *pensif.* Je l'ai surpris une fois dans la chambre de son élève qui pleurait et qui demandait grâce.... Tranquille tenait à la main un poinçon d'acier tout sanglant, et venait de lui dessiner quelques lignes rouges et blanches sur la poitrine.

TRANQUILLE. C'était l'écusson d'Armagnac.

GUILLAUME, *qui a tressailli.* Vous l'entendez! Pourquoi fais-tu cela! Réponds?

TRANQUILLE, *d'un air sournois.* Il y a des gens qui font ceci et cela parce que la folie les y pousse.

TARCHIN. (*Tranquille fait un mouvement comme pour fuir, il regarde d'un air égaré autour de lui.*) Sur ta vie, reste, et réponds sans détour! Pourquoi grevais-tu ce signe sur la poitrine de l'enfant?

TRANQUILLE, *d'une voix tremblante.* La vie est longue, j'ai vu des hommes changer de visage et de nom. (*Il se redresse.*) J'ai gravé le lion d'Armagnac sur la poitrine de mon élève parce que je veux reconnaître toujours, dans cinquante ans, si Dieu me prête vie, comme à l'heure où nous sommes, le fils de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours.

TARCHIN, *vivement.* Pour le venger de lui?

TRANQUILLE, *baissant la tête.* Le fils hérite, et l'héritage comprend tout, les trésors et les dettes.

TARCHIN, *à part.* Tu vois que j'ai bien fait de le garder vivant! (*On entend un bruit de trompettes au loin.*) Cette marche funèbre!.... La duchesse a trop tardé; l'échafaud l'a devancée.

TRANQUILLE, *à la fenêtre.* Voici déjà les pénitents! (*Fanfares funèbres.*)

TARCHIN. Notre sort se décide... (*entraînant Guillaume*) au cimetière des innocents. (*Frappant sur l'épaule de Tranquille.*) Toi, l'homme, ne t'éloigne pas!... Tu n'auras pas besoin de vivre cinquante ans pour t'en donner à cœur-joie, si tu es friand de vengeance.... (*Il entraîne Tranquille. Guillaume les suit.*)

SCÈNE V.

RIPAILLE, *puis* TRANQUILLE.

RIPAILLE, *entrant du fond. Il s'étire et chante.*

Périac, ma Périne,
Lon li, lon la,
La deri, deri, dera,
Périne, ma Périne,
Qu'as-tu fait de ton cœur?

(*Un éclat plus rapproché des fanfares lui répond.*) Damnée musique pour porter le diable en terre! Il paraît que c'est le Greville qu'on mène là bas! (*Chanté.*) Qu'as-tu fait de ton cœur, (*bis*)
Périne, ma Périne.

TRANQUILLE, *paraissant.* Jérôme, mon cousin... je vous cherchais!

RIPAILLE. Eh! c'est l'innocent!

TRANQUILLE. Mon cousin, j'ai dans ma poche un nobie d'or tout neuf.

RIPAILLE. Tu vas me prêter six sols parisis.

Lon li, lon la
La deri, deri, dera
Périne, ma Périne
Te faut-il un seigneur?

TRANQUILLE, *à part, écoutant.* Le cortége s'approche! (*Haut.*) Je ferai mieux, mon cousin, je vous donnerai la nobla d'or tout entier.

RIPAILLE, *étonné.* Tout entier!.... Est-ce que vous voudriez vous moquer de moi, messire au long cou?

TRANQUILLE, *humblement.* A Dieu ne plaise, mon cousin, je ne me crois pas votre égal; je sais bien que vous avez pris toute la vaillance et tout l'esprit de la famille.... Mon noble d'or est pour payer la peine que vous aurez ce soir.

RIPAILLE. Quelle peine?

TRANQUILLE. Si vous consentez à me prêter votre aide, je vous introduirai dans la chambre de notre jeune sire Jean. J'ai commencé à lui tracer sur la poitrine l'écu de sa maison.

RIPAILLE, *l'interrompant.* Pourquoi veux-tu marquer ainsi notre jeune sire?

TRANQUILLE. Pour le faire beau, mon cousin.... Mais je n'ai que deux bras, deux bras qui ne valent pas grand' chose..... Il me faut quelqu'un pour tenir l'enfant et lui fermer la bouche.

RIPAILLE. L'as-tu sur toi ta noble rose?

TRANQUILLE. C'est toute ma fortune; elle ne me quitte jamais.

RIPAILLE, *lui tendant la main.* Allons donc!

TRANQUILLE. A condition que vous me suivrez tout de suite, car le temps presse.

RIPAILLE. Mais il faut d'abord que je sache....

TRANQUILLE, *retirant sa main qu'tient la pièce.* Alors, je vais m'adresser à un autre...

RIPAILLE. Je te demande une minute.

TRANQUILLE. Pas une seconde. (*Regardant les femmes de la duchesse qui paraissent au fond.*) La duchesse Isabelle! Est-ce oui, est-ce non?...

RIPAILLE. Mille diables! c'est oui... (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE ISABELLE *et ses* FEMMES, LA PAVOT, *entrant de gauche.*

LA DUCHESSE. Il vivra, le roi a été bon, il m'a dit: Ma fille! il vivra!

LA PAVOT. Oh! oui, madame, oh! je le savais bien, moi... allez, c'est fini, n'ayez plus de craintes! le cortége vient de passer!

LA DUCHESSE. Quel cortége?

LA PAVOT. Celui de votre plus grand ennemi, madame, celui qui a osé accuser Monseigneur...

LA DUCHESSE. Greville, et il était...

LA PAVOT. A l'échafaud... la tête couverte d'un voile.

LA DUCHESSE. Que Dieu ait pitié de son âme... car toute haine doit s'éteindre devant mon bonheur! oh! oui, parlons de mon bonheur. Vois-tu, ma bonne Pavot, je veux que la fête de ce soir soit magique, éblouissante... c'est la fête de mon cœur... qu'il y ait des fleurs partout, des tentures, des devises.., Jacques d'Armagnac! mon vaillant époux! mon bien-aimé! je vais donc le revoir! Ah!... mais où est donc mon fils?

LA PAVOT. Ah! dame! au milieu de nos embarras et de nos joies, je l'ai ne peu oublié... mais... (*On entend des cris.*)

LA DUCHESSE. Chut! qu'est-ce que cela? Ecoutez!... (*Elle se penche et prête l'oreille.*)

LA PAVOT. On dirait le cri d'un enfant?

LA DUCHESSE. C'est le voix de mon fils! (*Au moment où les dames s'élancent, un homme d'armes passe en courant dans le corridor du fond.*)

LA PAVOT. Le soldat Jérôme!...

JEAN D'ARMAGNAC. Oh! mère! mère! (*La Duchesse prend l'enfant dans ses bras. Tranquille s'est montré, sans mot dire, il s'appuie immobile et tout pâle au montant de la porte.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN D'ARMAGNAC, TRANQUILLE, GUILLAUME DE SOLES, *puis* RIPAILLE.

LA DUCHESSE. Faut-il que Jean d'Armagnac, dans sa propre maison, vienne demander secours à sa mère!... On a frappé mon fils!... (*Son regard fait le tour de la chambre et ses yeux tombent sur Tranquille.*) Ce n'est pas toi!.. non, tu n'aurais pas osé porter la main sur l'héritier de ton maître.

GUILLAUME, *entrant.* Vous vous trompez, ma noble dame, c'est lui... et ce n'est pas la première fois...

LA DUCHESSE, *regardant Tranquille avec stupéfaction.* Mais qu'est-ce donc que cet homme? (*Personne ne répond; Tranquille essaie de soutenir le regard de Guillaume; il y a entre eux une sorte de lutte muette, puis, Tranquille vaincu baisse les yeux, tandis que Guillaume triomphant se détourne de lui et vient ouvrir la robe de velours de l'enfant.*)

GUILLAUME. Voyez!

LA DUCHESSE, *hors d'elle-même.* Du sang!

TOUS. Du sang! (*Les dames entourent l'enfant.*)

LA DUCHESSE. Il a voulu tuer Jean d'Armagnac!..,

LA PAVOT. Oh! rassurez-vous, madame, ce n'est rien...

GUILLAUME, *lentement.* Plaise à Dieu que vous n'ayez point à déplorer un plus grand malheur.

LA DUCHESSE. Que voulez-vous dire? Est-ce aujourd'hui que vous venez me parler de malheur! J'ai la parole du roi!

GUILLAUME. Au moment où monseigneur Jacques d'Armagnac entrait dans Paris, la garde écossaise que commandait messire de Gravilla a remplacé son escorte, on a couvert sa tête d'un voile noir, et notre seigneur a passé sous les fenêtres de son hôtel... il marchait à l'échafaud!...

LA PAVOT. C'était lui!

LA DUCHESSE, *tombant à genoux.* Oh! mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour être ainsi condamnée! O mon pauvre petit! tu n'as plus de père; il est mort, mort assassiné! Tu grandiras et tu le vengeras! (*Tumulte au dehors.*)

VOIX. A mort d'Armagnac! à mort!

LA DUCHESSE, *levant son fils entre ses bras.* Sauvez! sauvez mon enfant. (*Les femmes se rangent autour d'elle.*)

RIPAILLE, *paraissant et tirant son épée.* Ne craignez rien, madame, c'est moi qui vais commencer le bal!

TRANQUILLE, *allant à lui.* Jérôme, vous savez ce que vous m'avez promis... (*Jérôme, après avoir regardé la Duchesse, remet son épée au fourreau et s'élance à droite.*)

LA DUCHESSE, *montrant Tranquille.* Cet homme me prend jusqu'a mon dernier défenseur!

VOIX AU DEHORS. Armagnac! à mort! à mort!

LA DUCHESSE. Mon Dieu! secourez-moi! (*La Duchesse court éperdue se réfugier sur les marches de son trône avec son fils dans ses bras.*)

TRANQUILLE, *bas à la Duchesse.* Confiez-moi votre enfant...

LA DUCHESSE, *avec horreur.* Va-t'en?... va-t'en!... (*Tranquille courbe la tête et reste à la porte du fond. La porte de gauche est enfoncée, l'on voit paraître Olivier de Greville, le casque en tête, suivi de ses hommes d'armes qui chassent tous les serviteurs de la maison.*)

SCÈNE VIII.

GRAVILLE, TARCHIN, TRANQUILLE, LA DUCHESSE, JEAN D'ARMAGNAC, GARDES, UN BOURREAU.

GRAVILLE, *levant la visière de son casque.* Isabelle de Nemours, me reconnais-tu?

LA DUCHESSE. Greville!

GRAVILLE. Faites donc votre prière, madame; vrai Dieu, vous serez une belle sainte, et vous retrouverez votre fils parmi les anges.

LA DUCHESSE. Olivier de Greville, je ne vous demande point de pitié pour moi; mais mon fils! que vous a-t-il fait ce pauvre enfant dont vous avez tué le père?

GRAVILLE. Une folie, il y a déjà longtemps de cela, Isabelle, j'étais presque jouvenceau, et toi, tu étais une toute jeune fille. Je demandai ta main à ton père, qui me répondit: Elle est la fiancée de Jacques d'Armagnac. Jacques d'Armagnac et moi, nous nous rencontrâmes au préau Saint-Antoine et nous mîmes l'épée à la main. Je n'eus pas de bonheur, je glissai sur la terre mouillée et ton fiancé me tint sous lui. Son droit était de me tuer; il préféra me frapper au front du pommeau de sa dague... Vois, la cicatrice est là... et je te dis encore une fois de faire ta prière, si tu veux t'en aller de cette vie en paix avec Dieu!

LA DUCHESSE, *d'une voix éteinte.* Mon fils!... (*On voit Tranquille se glisser vers Graville.*)

GRAVILLE, *se tournant vers un homme qui se tient l'épée nue derrière Tarchin.* Avance! (*L'homme à l'épée fait un pas.*)

TRANQUILLE, *écartant l'homme, à Graville d'une voix basse et caressante.* Monseigneur?...

GRAVILLE, *brusquement.* Que veux-tu?

TRANQUILLE, *se plaçant entre Tarchin et Graville.* Vous voulez vous venger, monseigneur, vous venger comme il faut, n'est-ce pas? Eh bien! écoutez-moi... j'ai souffert ici le martyre pendant que tous les autres étaient heureux...

Digitized by Google

Ils couchaient sous des dais de velours, et moi j'avais sous ma tête la pierre humide et nue... c'était trop bon pour moi, à ce que disait le père de cet enfant qui pleure là dans les bras de cette femme... (*Riant d'un rire lugubre.*) Moi, je vis maintenant!... Et si vous saviez combien de fois j'ai pleuré du sang pendant qu'ils riaient! J'étais un ver de terre, et tous les jours, les plus vils et les plus misérables mettaient leur pied sur le ver de terre, qui n'osait pas se plaindre... Savez-vous pourquoi on m'appelait frère Tranquille? C'est qu'on me battait, c'est qu'on m'insultait, c'est qu'on m'écrasait, et que moi je me laissais battre en silence, et que je dévorais l'insulte sans dire un mot, et que je ne me retournais point pour mordre le talon qui m'écrasait!... C'est que quand on me souffletait sur la joue droite, je tendais la gauche humblement. J'étais connu pour cela! Frère Tranquille! vous entendez bien, monseigneur, cela veut dire le misérable qui reste plat sous l'outrage, qui boit l'affront comme l'éponge boit l'eau croupie... l'esclave que l'on torture et qui dit merci, le bouffon qui dissimule ses larmes derrière la lâche sourire!... Monseigneur! monseigneur! j'ai tout supporté dans l'espoir de l'heure qui ve sonner maintenant... Je suis frère Tranquille, et voilà le fils de mon maître!

TARCHIN, *à Graville.* Quel bon coup de dent doit avoir cette bête féroce!

TRANQUILLE, *au bourreau d'un ton impérieux et jaloux.* Toi, va-t'en! Ne vois-tu pas que tu es de trop, puisque me voilà! (*Se tournant vers Graville.*) Et cette femme... Ah! tenez, monseigneur, je ne vous ai pas tout dit: Si vous êtes un gourmet de vengeance, écoutez-moi bien. (*Serrant le bras de Graville et montrant la Duchesse.*) Cette femme, je la trouve belle!... (*Graville recule; la Duchesse pousse un cri et laisse aller son enfant.*)

TARCHIN. Et tu veux qu'on te la donne cette femme?

TRANQUILLE, *avec une exclamation terrible.* Elle et lui!... tous les deux!... l'enfant et la mère!...

TARCHIN, *à Graville.* Il n'y a qu'à le laisser faire et à s'en laver les mains.

GRAVILLE, *après avoir hésité* Messieurs, la table est servie; suivez-moi! (*Il se dirige vers la porte de gauche, suivi des hommes d'armes.*)

TARCHIN, *à Tranquille.* On te les donne.

TRANQUILLE, *avec une joie sauvage.* Merci! (*On pousse dehors les vassaux d'Armagnac.*)

TARCHIN, *restant le dernier sur le seuil, à la cantonade.* Quoi que l'on entende dans cette salle, je défends à quiconque d'y rentrer, sous peine de la vie! (*A Tranquille.*) Es-tu content?

TRANQUILLE. Je suis content.

TARCHIN. Aiguise tes dents, chat tigre! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

TRANQUILLE, LA DUCHESSE, JEAN D'ARMAGNAC. (*Tranquille va fermer la porte du fond, puis celle de gauche, après avoir regardé avec soin au dehors.*)

LA DUCHESSE, *sans ouvrir les yeux et d'une voix faible* Le bourreau! le bourreau! que ne m'a-t-on livrée au bourreau! Qu'est-ce que la mort auprès de cette agonie!...

JEAN D'ARMAGNAC. Mère, le voilà qui vient!

LA DUCHESSE. Fais comme moi, mon enfant, pauvre enfant! ferme les yeux et prie! (*Un silence. Tranquille s'avance vers eux après avoir fermé la dernière porte.*) Ayez compassion et tuez-nous tout de suite!...

TRANQUILLE, *s'agenouillant au pied du trône.* Madame, regardez-moi, et prenez confiance en Dieu!

LA DUCHESSE, *sans ouvrir les yeux et tout bas.* Il raille!

TRANQUILLE. Madame, ma noble dame, je ne raille pas.. Regardez-moi, je vous en prie, et prenez confiance en Dieu!

LA DUCHESSE, *ouvrant les yeux et restant frappée de stupeur.* Je rêve... ou je deviens folle!... Tranquille à genoux!...

TRANQUILLE, *riant et pleurant.* Vous ne rêvez pas, ma noble dame... et vous n'êtes pas folle... C'est moi, c'est bien moi, le pauvre Tranquille... Voilà que vous comprenez et que l'espoir brille déjà dans vos yeux. Il faut me pardonner la peine que je vous ai faite; c'était pour les tromper...

LA DUCHESSE, *se ranimant par degrés.* Veut-il croire cela, mon Dieu!... Vous, Andéol, à qui on a fait tant de mal!

TRANQUILLE. Oui, oui, je sais. Oh! certainement, je ne dis pas, monseigneur, que j'ai bien oublié parfois envers moi la charité chrétienne... mais soyez-en sûre, allez, j'aurais donné de bon cœur ma pauvre vie pour la défendre... Oh! mais, vous, madame, vous avez été ma protectrice et ma providence! vous n'avez jamais prononcé sur moi que des paroles de consolation et de douceur; vous qui êtes sur la terre ce que sainte Marie est au ciel, la force des faibles, la joie des souffrants... Pour vous, madame, et pour ce noble enfant que j'ai vu naître, je donnerais plus que ma vie!

LA DUCHESSE, *avec élan.* Mon fils! mon fils! Celui-là est notre sauveur... celui-là est un noble et saint homme! Embrasse-le et respecte-le toute ta vie! (*Elle tend l'enfant à Tranquille qui le prend dans ses bras et le presse contre son cœur avec expression.— Changeant tout à coup de ton.*)

TRANQUILLE. Il faut fuir maintenant, madame... Vous vuilà désormais veuve et gardienne du sang d'Armagnac! voyez forte pour votre grande tâche! Dans votre vie de traverses et de dangers, Dieu permettra peut-être que vous soyez séparée violemment de votre enfant...

LA DUCHESSE, *effrayée.* Que dites-vous?

TRANQUILLE, *baissant la voix.* Si Dieu permet cela, souvenez-vous que mon jeune sire porte l'écusson d'Armagnac grevé sur sa poitrine, à la place du cœur.

LA DUCHESSE, *vivement.* Et c'est pour cela?...

TRANQUILLE. Et c'est pour cela que le traître Guillaume de Soles m'a tant frappé.

LA DUCHESSE, *faisant un mouvement comme pour s'agenouiller.* Oh! qui jamais vous récompensera!

TRANQUILLE, *allant ouvrir une petite porte qui est cachée dans la boiserie derrière le trône* Cette issue que seul je connais, doit favoriser votre fuite... mon cousin Jérôme, le soldat, tient deux chevaux sellés à la poterne qui donne sur la parvis de Saint-Eusteche.

LA DUCHESSE. Partons! vous venez avec nous, n'est-ce pas?...

TRANQUILLE. Je reste! je reste, moi! Il faut bien que je leur donne le change et que j'égare leurs poursuites... (*Mouvement de la Duchesse.*) Je ne sais pas ce que je dirai, ce que j'imaginerai; mais si par hasard, je parviens à m'échapper, je vous rejoindrai, madame, et dans votre détresse, il vous restera un serviteur... Partez! partez vite!...

LA DUCHESSE, *lui tendant la main.* Au revoir, Tranquille! et que Dieu vous garde!

SCÈNE X.

TRANQUILLE, *seul, puis* TARCHIN *et* OLIVIER.

TRANQUILLE. Encore quelques minutes, et coulà je les aurai sauvés!... Mais j'ai deux enfants, moi, à qui je ne pense pas!... Je vais mourir et je ne lui ai pas même dit de prendre soin de mes enfants qui seront des orphelins!... Je les aime pourtant, mon Dieu! je les aime!... Mais ma pauvre Marie qui est une sainte aux pieds de Dieu, doit se dire, les voyant en péril, pourquoi n'est-ce pas à eux qu'il a donné sa vie? (*Il tressaille tout à coup. — Un bruit de pas se fait entendre.*) Ils viennent!... Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi!... vous ne m'avez point donné le courage des gens de guerre, et le mort me fait peur!... Soutenez-moi, mon Dieu!... le clef tourne dans la serrure, je vais voir leurs épées sortir du fourreau!... Mais madame Isabelle et l'enfant ont maintenant de l'avance... (*La porte s'ouvre. — Graville et Tarchin s'élancent dans la salle.*)

TARCHIN. Que s'est-il passé? nous sommes trahis!

TRANQUILLE. C'est égal, je croyais que j'aurais tremblé davantage pour mourir... (*Il sourit avec résignation.*)

TARCHIN. Qu'en as-tu fait?... où sont-ils?

TRANQUILLE. Oh!... la mort!

TARCHIN. Où sont-ils?...

TRANQUILLE. (*Frappé d'une idée, il touche un bouton caché dans la boiserie à droite qui se trouve à la hauteur de sa main. — On voit une des dalles basculer et s'ouvrir montrant le trou béant.*) Ils sont là!... tous deux! l'enfant et la mère!

ACTE II.

Deuxième Tableau.

Dans la forêt de la Marche. — A droite, au fond, au second rapide.— Au premier plan, une chaumière. — Au lever du rideau, la partie de droite est occupée par des Paysans et des Paysannes et des Compagnons de tour de France, Tous le verre en main. Ripaille est sur le devant à gauche. Lever de soleil.

SCENE PREMIÈRE.

RIPAILLE, COMPAGNONS, PAYSANS *et* PAYSANNES.

UN PAYSAN. Buvez! buvez! A votre santé!

LES PAYSANS. A votre santé!

UNE PAYSANNE, *versant à boire aux Compagnons.* Ma foi, ils l'ont bien gagné, ces gentils compagnons du tour de France.

LES PAYSANS. Vivent les compagnons!

TOUS. Vivent les compagnons!

RIPAILLE, *à l'écart.* Que le diable les emporte!

UN PAYSAN. Ils en voulaient donc à l'argentier de messire de Graville!

RIPAILLE, *toujours à part.* Non pas... à son coffre... un si beau coffre!

LE PAYSAN. Reconnaîtriez-vous bien les coquins qui ont attaqué l'escorte?

UN COMPAGNON. Ma foi, pas trop! la nuit était obscure...

RIPAILLE, *à part.* Bien! payons d'audace! (*Il s'avance d'un pas cavalier.*) Naïfs habitants de ces bois, vous avez raison de fêter nos vaillants petits compagnons! Sans eux, l'escorte de monseigneur de Graville, bien que composée des plus solides de ses hommes.... vous en voyez un échantillon devant vous... (*Il salue gracieusement.*) Eh bien! ma foi, sans cette brave jeunesse, je crois que nous aurions eu fort à faire pour défendre le trésor de monseigneur, un trésor d'une certaine importance. (*Il prend le verre d'un paysan et se fait verser à boire.*) Un coffre!... un coffre plus ventru que le fiscal lui-même.... (*Il boit.*)

LE PAYSAN. A votre santé!...

RIPAILLE, *lui remettant son verre.* Merci!... Ce qu'il est bon surtout de citer avec éloges, c'est la conduite d'un jeune gaillard...

TOUS. Jean-le-Blond! Jean-le-Blond!

RIPAILLE. Justement.... je l'ai vu de mes yeux terrasser le chef de la bande d'un si furieux coup à l'épaule...

SCÈNE II.

LES MÊMES., JEAN-LE-BLOND.

JEAN-LE-BLOND, *tapant vigoureusement sur l'épaule de Ripaille.* Vous l'avez vu....

RIPAILLE Aïe!... (*Il pousse un cri de douleur étouffé.*)

JEAN-LE-BLOND. Mes amis, voulez-vous me laisser un instant seul avec ce respectable soldat?

LA PAYSANNE. C'est ça, venez vous reposer, mes jeune maîtres.

JEAN-LE-BLOND. N'oubliez pas que l'escorte de monseigneur de Graville repart dans quelques minutes, et que nous nous sommes promis de l'accompagner jusqu'à la lisière de la forêt..... (*Ils entrent dans la chaumière.*)

SCENE III.

RIPAILLE, JEAN-LE-BLOND.

RIPAILLE, *qui se frotte encore l'épaule.* Ah çà, maître Jean, vous avez une façon un peu rude d'aborder votre monde, savez-vous!

JEAN-LE-BLOND. Maître Ripaille, si j'ai pu jusqu'ici considérer comme mon ami un soldat brave et fidèle, il ne me convient plus de fréquenter un coquin.

RIPAILLE. Qu'entends-je? Allez-vous oublier le respect que vous devez à l'homme qui a veillé paternellement sur votre enfance, à l'homme qui...

JEAN-LE-BLOND. Tu étais à la tête des soldats qui ont attaqué l'escorte,

RIPAILLE. La nuit, on peut se tromper...

JEAN-LE-BLOND. Mais ton épaule a témoigné contre toi! Plus qu'un mot. — Tu es venu souvent me voir, en effet, quand j'étais en apprentissage, et même tu m'as montré de l'amitié en plusieurs rencontres... cela veut quelque chose, et je ne veux cependant rien avoir à toi. Voilà ma bourse, tout ce que je possède est là dedans. Prends et soyons quittes. (*Il remonte vers le fond à gauche.*)

RIPAILLE, *mettant la bourse dans sa poche avec beaucoup de sang-froid.* Et tu vas suivre, comme cela, jusqu'à Paris, cette belle héritière d'Armagnac, cette délicieuse Blanche de Nemours. Ah! je savais bien que je t'arrêterais avec ce nom-là.

JEAN-LE-BLOND. Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

RIPAILLE. C'est juste. Ils sont réglés. Mais à quoi bon des cachoteries? Il est clair, mon jeune tailleur de pierres, que vous voulez disputer le

main de Blanche d'Armagnac à son fiancé monseigneur de Graville, comte de la Marche.

JEAN-LE-BLOND. Ah! pas de raillerie, s'il vous plaît.

RIPAILLE. Je ne raille pas. Quand on est jeune, qu'on est joli garçon, qu'on est l'élève d'un professeur d'escrime comme Jérôme Ripaille, et qu'on possède, en outre, l'avantage de n'avoir jamais connu ni père, ni mère, on a le droit de tout oser et de tout espérer. Seulement, je vous en préviens, maître Jean, je suis peut-être un coquin, comme vous dites, mais croyez-moi, vous vous exposez, en allant à Paris, à voir un bien vilain monde. D'abord messire de Graville, qui, tout fiancé qu'il est à notre belle Blanche, n'en est pas moins le préféré de madame la régente Anne de Beaujeu, de jolies mœurs, hein? Ensuite il signor cavaliero Vincente Torchino, un chat-tigre habillé de velours... Ah mais j'y pense, vous voilà une ressource toute trouvée pour le cas où les moyens de vivre viendraient à vous manquer. Le petit roi Charles VIII qui veut s'émanciper, doit épouser la duchesse de Bretagne, mais comme ce mariage démolirait la puissance d'Anne de Beaujeu, que messire de Graville est le favori de la dame, et que Torchino est l'âme damnée de messire de Graville... Il en résulte que le doucereux Torchino, pour faire manquer ce mariage, cherche partout des faux témoins qui lèvent la main et déclarent que cette pauvre duchesse de Bretagne est une enfant supposée, que sa mère mit au monde un garçon et non pas une fille... Oh! ce n'est pas la première fois que chez les Graville, on s'amuse comme ça à mettre des garçons à la place des filles, où des filles à la place des garçons. Moi, je n'ai pas voulu lever la main, on m'a chassé, et d'homme d'armes de Graville que j'étais me voilà réduit à courir les folles aventures... Mais on les paie grassement, ces faux témoins, et si vous...

JEAN-LE-BLOND. Vous m'insultez, je crois! (*Ripaille fait un mouvement.*) Assez! tirez de votre côté, et moi du mien... (*Il entre dans la chaumière.*)

RIPAILLE. Soit... et bonne chance, petit Jean (*A part, en remontant.*) Va, va, si jamais j'ai besoin de toi, je saurai bien te retrouver. (*Il remonte au fond et regarde à gauche.*) Mais qui diable nous arrive là?... est-ce que j'ai la berlue?... Mais non! Comment! ce serait eux! Tranquille! c'est bien Tranquille! et cette femme... c'est elle! La duchesse d'Armagnac! Les voilà donc revenus du fin fond de l'Allemagne, où je les avais laissés, il y a quinze ans!... Peste! ils n'ont pas fait fortune depuis ce temps!... Qu'est-ce qu'ils vont me dire?... que je les ai quittés et que je me suis enfui avec l'enfant... (*On voit paraître à gauche à travers les arbres un homme conduisant un âne sur lequel une femme est assise. — Ils traversent le fond et s'arrêtent au haut du sentier. Au même moment, Jean-le-Blond sort de la chaumière portant sur l'épaule son sac de voyage.— Il se dispose à s'éloigner.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TRANQUILLE, LA DUCHESSE.

TRANQUILLE, *à la Duchesse.* Je vais m'adresser à ce jeune homme. (*Il descend le sentier.*) Pardon, messire, c'est pour faire boire notre âne. J'ai bien vu là, dans l'enclos, un abreuvoir; mais... c'est une auberge où l'on paye... pourriez-vous me dire s'il y aurait un moyen? cette pauvre bête a grand soif!

JEAN-LE-BLOND. Vous venez donc de bien loin, l'ami?

TRANQUILLE. Oui, nous venons de bien loin... moi, à pied, parce que je suis vigoureux. Oh! je suis solide, moi, et ma compagne, sur le pauvre Charlot, une digne bête, et patiente! et sobre surtout!... Nous allons comme cela de bourgade en bourgade; ma compagne chante des complaintes que je compose dans ma tête, et quelquefois les paysans nous donnent le pain de la journée...

JEAN-LE-BLOND. Quelquefois?... Pauvres gens! je ne sais pourquoi, mais vous me rappelez les estampes où l'on voit la Sainte-Famille cheminer vers le pays d'Egypte. Il ne manque que l'enfant.

TRANQUILLE, *qui a entendu les derniers mots.* Mais l'enfant manque bien, mon jeune maître, oh! il manque bien.

JEAN-LE-BLOND, *remontant.* Bonne femme, donnez-moi la bride de votre Charlot.

LA DUCHESSE, *qui est descendue.* Merci, jeune homme. (*Tous les trois sont dans le fond.*)

RIPAILLE, *sur le devant, réfléchissant; pendant qu'il parle, Jean-le-Blond a pris l'âne par la bride et est rentré à gauche, suivi de Tranquille et de la Duchesse; ceux-ci reparaissent bientôt.* Les voici, ne les perdons pas de vue, mais évitons les reconnaissances et les explications... (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE V.

TRANQUILLE, LA DUCHESSE.

TRANQUILLE. Madame, Dieu ne nous a pas abandonnés; ce digne jeune homme paraît s'intéresser à nous.

LA DUCHESSE. L'as-tu regardé, ce jeune homme?

TRANQUILLE. Il a un air de bonté...

LA DUCHESSE. Ce n'est pas cela que je te demande. Je trouve, moi, qu'il a le regard des d'Armagnac. (*Elle remonte et cherche à apercevoir de nouveau Jean-le-Blond.*)

TRANQUILLE, *à part.* Pauvre femme! elle croit reconnaître partout le fils qu'elle a perdu. C'est comme moi, sitôt que je vois une belle et douce jeune fille, mon cœur se trouble et je dis: C'est ma petite Marie... Quant à Andéol, quant à mon fils... oh! c'est différent, celui-là, je sais ce qu'ils en ont fait, je suis parvenu à savoir... Enfermé dans cet hôtel d'Armagnac conquis et ravagé, le pauvre enfant les gênait sans doute; et un jour, on l'a vu s'enfuir, la poitrine sanglante, et poursuivi par les soldats de Graville... ils l'ont tué!... (*Avec désespoir.*) Ah! elle a raison, la nuit, dans mes rêves, Marion... quand elle m'apparaît et qu'elle me dit: Souffre, souffre, martyr insensé, cœur en démence que, pour elle, pour elle,.. oublies ceux que tu devrais pleurer...

LA DUCHESSE, *elle redescend et regarde Tranquille.* Tu pleures, mon pauvre Tranquille...

TRANQUILLE. Non, non... par exemple!

LA DUCHESSE. Tu pleures, et tu as raison. Nous avons entrepris une tâche impossible, et nous mourrons à la peine.

TRANQUILLE. Ne parlez pas ainsi, ne parlez pas ainsi!... si vous vous découragez, où voulez-vous que je trouve de la force?... Il ne faut pas être injuste non plus; nous n'avons pas été trop malheureux depuis quelque temps! nous avons eu faim, c'est vrai, nous avons souvent passé les jours à jeun, les nuits à la belle étoile... mais on s'habitue à cela... Que cherchions-nous, en définitive? les traces de Jérôme Ripaille, le malheureux qui nous a enlevé l'enfant autrefois... Eh bien, ne les avons-nous pas retrouvées ces traces?...

LA DUCHESSE. Pour les reperdre aussitôt après.

TRANQUILLE. C'est vrai .. je ne dis pas... Ripaille a quitté la maison de Graville... mais c'est déjà beaucoup de savoir... de savoir que Ripaille... quoi! je ne voudrais pas vous tromper, madame, et cependant j'ai bon espoir .. voici le jeune roi Charles VIII majeur, il va épouser madame Anne de Bretagne qui est cousine d'Armagnac...

LA DUCHESSE. Qu'importe tout cela, si Dieu ne veut pas que je retrouve mon fils!

TRANQUILLE. Recouvrez seulement l'héritage de votre maison, madame, l'héritier ne manquera pas! Je connais mon cousin... ce coquin de Ripaille... il nous a pris l'enfant pour en tirer rançon.

LA DUCHESSE. Oh! pour lui le moitié de mes domaines, s'il me rend Jean d'Armagnac.

TRANQUILLE, *doucement.* Oui, oui, oh! certainement, ce n'est pas ça qui nous gênera, pardieu! nous donnerons, nous prodiguerons, nous jetterons,.. quand nous aurons... et nous n'avons rien, madame... (*Se redressant.*) Ah! certainement, je ne dis pas, elle viendra, l'heure où nous serons riches .. notre séjour en Allemagne a joliment avancé nos affaires, ollez!

LA DUCHESSE. Que veux-tu dire?

TRANQUILLE. Oh! rien, rien... Si je parviens à me procurer quelques cornues, des creusets et des fourneaux! grâces à mes nouveaux réactifs, je suis sûr de mon affaire... nous ferons de l'or, madame, nous en ferons!..

LA DUCHESSE. Pauvre Tranquille!

TRANQUILLE. Ah! vous avez souri, c'est déjà mieux. Eh! soyons forts... combattons! voyez, si Graville ne combat pas, lui?... la majorité du roi Charles, le prochain mariage qui doit abattre la régente, tout cela lui fait peur... et il se hâte... et il se rend à Paris pour épouser la belle Blanche d'Armagnac...

LA DUCHESSE, *avec amertume.* Blanche d'Armagnac! Toi aussi, tu lui donnes ce nom à cette fille de l'imposture et du mensonge!

TRANQUILLE. A la bonne heure! de l'indignation, de la colère, c'est ce que je veux, car je veux vous rendre à vous-même... et à tous les devoirs de votre grande tâche, madame!

LA DUCHESSE. Merci! tu as raison, tu as raison, comme toujours, bon et noble Tranquille... oh! ce mariage, cet odieux mariage qui consommerait notre ruine! oh! Paris est loin, mais nous avons déjà fait de longues routes avec l'aide de Dieu... Je verrai le roi... je verrai la nouvelle reine...

TRANQUILLE. A merveille! je retrouve enfin ma noble et courageuse duchesse... (*A part.*) Et puis elle oubliera que le souper se fait attendre aujourd'hui... c'est toujours ça. (*Haut.*) Ah! le jeune homme nous a promis de nous amener tous les paysans... Si vous voulez... une petite complainte en une vingtaine de couplets seulement, c'est bientôt chanté... et nous récolterons quelques offrandes... (*A part.*) Nous souperons! (*Son de trompe.*)

LA DUCHESSE. Qu'est-ce que cela?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN-LE-BLOND.

JEAN-LE-BLOND. Ah! je vous cherchais... Êtes-vous muni d'un sauf-conduit?

LA DUCHESSE. De qui?

JEAN-LE-BLOND. De monseigneur de Graville.

LA DUCHESSE. Graville!...

TRANQUILLE, *à part.* Contenez-vous!... (*A Jean-le-Blond.*) Pourquoi faire un sauf-conduit?

JEAN-LE-BLOND. Comment! vous êtes dans sa province; cette forêt, c'est la forêt de la Marche; et cette nuit, une troupe de vagabonds a osé attaquer son escorte. Il veut que pas un ne puisse lui échapper, et il exige que tout voyageur qui voudra franchir la frontière de la Marche ait un sauf-conduit, signé de lui ou de son sénéchal.

LA DUCHESSE, *à part.* Ciel! nous sommes perdus!

TRANQUILLE, *haut.* Oh! si ce n'est que ça, rien n'est plus facile... Le sénéchal me connaît, je suis très-bien avec le sénéchal. (*A Jean.*) Je vous remercie de l'avis, jeune homme, mais c'est une formalité qui ne nous embarrasse nullement... oh! nullement. (*En parlant à droite.*) N'ayons pas l'air de trembler... (*A lui-même.*) Un sauf-conduit!

JEAN-LE-BLOND. Allons, tant mieux.., cela m'inquiétait, car je ne sais pourquoi, mais... vous m'intéressez, bonnes gens.

LA DUCHESSE, *avec élan.* Il serait vrai!... (*A Tranquille.*) Mais voie donc, c'est le regard, ce sont les traits d'Armagnac.

TRANQUILLE, *à lui-même.* Un sauf-conduit!

JEAN-LE-BLOND, *qui a tiré quelques pièces de sa poche.* Pardon, mais je n'ai pas voulu m'éloigner sans avoir tenté de vous être bon à quelque chose. Hélas! c'était comme un fait exprès, je ne possédais plus rien... mais j'ai fait une petite quête parmi mes compagnons, et... (*Tendant l'argent à la Duchesse, avec un naïf embarras.*) Me permettez-vous de vous offrir...

LA DUCHESSE. A moi!... merci! oh! merci!...

TRANQUILLE, *lui serrant la main avec gravité.* C'est bien, jeune homme. (*Bruit et tumulte. — Paysans accourant, puis le Sénéchal de la Marche.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE SÉNÉCHAL ET SA SUITE, *puis* BLANCHE *et* MIRETTE.

LE SÉNÉCHAL, *venant de la droite.* On n'a pas besoin de me répéter deux fois le même chose, je comprends à demi-mot. Où sont-ils, ces vagabonds?

LES PAYSANS. Les voilà.

LE SÉNÉCHAL, *à Tranquille et à la Duchesse.* Approchez, et ne mentez pas, si c'est possible. Vous avez couché hier de l'autre côté de la forêt, dans une bourgade, où vous avez eu l'audace de chanter une complainte séditieuse...

TRANQUILLE. Mon bon seigneur ..

LE SÉNÉCHAL. Paix! je comprends à demi-mot... vous chantiez les aventures et les malheurs d'un prétendu d'Armagnac qui n'a jamais existé...

TRANQUILLE. Oh! une fiction! il faut passer quelque chose à la muse capricieuse des poètes.

LE SÉNÉCHAL. Paix! me prenez-vous pour un sot... pour un imbécile!...

BLANCHE, *qui paraît au fond avec ses femmes et Mirette.* Qu'y a-t-il donc?

LE SÉNÉCHAL, *aux paysans et au compagnons.* Mademoiselle Blanche d'Armagnac!

TOUS, *saluant.* Mademoiselle Blanche!

Digitized by Google

LE SÉNÉCHAL. Ce n'est rien! permettez, mademoiselle, des gens suspects, des drôles qui parcourent le pays pour raviver de vieux levains de discorde, et que je vais fourrer en prison...

MIRETTE, *avec compassion.* Oh! les pauvres gens...

BLANCHE. Je demande grâce pour eux, monsieur le sénéchal. Tenez, voilà Mirette, à qui je disais en venant: Fais un vœu et je l'exaucerai. Veux-tu que je te donne la liberté de ces malheureux, ma fille?

MIRETTE. Ah! madame, que vous êtes bonne!

JEAN-LE-BLOND. C'est un ange!

LA DUCHESSE, *à part.* Elle! me grâcier!... pas elle!...

TRANQUILLE, *à lui-même.* Blanche d'Armagnac... elle est donc bonne et belle. Eh bien!... est-ce que je vais pactiser avec les ennemis, moi!

LE SÉNÉCHAL, *qui a parlé à Blanche.* Soyez sûre, madame, que ce sont d'abominables mécréants...

TRANQUILLE. Nous! par exemple! (*A Blanche.*) Pardon, madame, mais nous ne pouvons rester un moment de plus dans une province où l'on a une opinion si défavorable des voyageurs; et ce serait mettre le comble à vos hontes que d'ordonner, je vous prie, qu'on nous délivre un sauf-conduit.

LA DUCHESSE, *avec un regard de reproche à Tranquille.* Protégée par elle!

BLANCHE, *à Mirette.* Veux-tu qu'on leur donne un sauf-conduit, Mirette?

MIRETTE. Oh! certainement.

BLANCHE. Vous l'entendez, sénéchal...

LE SÉNÉCHAL. J'entends à demi-mot, mais... (*à part*) je n'en ferai qu'à ma tête.

BLANCHE. Vous aurez ce que vous demandez, brave homme... (*Adressant à Jean-le-Blond un regard furtif et gracieux.*) Je remonte à cheval, et nous partons à l'instant pour Paris. Qui m'aime me suive! (*Elle sort suivie de Mirette, de ses femmes et des paysans.*)

JEAN-LE-BLOND. Ai-je bien entendu?... (*Le Sénéchal remonte à son tour et Tranquille cherche à lui parler.*)

LA DUCHESSE. Mon enfant, ne me quittez pas encore. Un mot seulement, par grâce... dites-moi...

JEAN-LE-BLOND. Il me faut un cheval! j'aurai un cheval!

LA DUCHESSE. Vous ne voulez pas m'entendre...

JEAN-LE-BLOND. Si fait... mais je n'ai pas le temps, ma bonne dame; écoutez, vous allez à Paris?

LA DUCHESSE. Oui. Mais il faut que je vous parle.

JEAN-LE-BLOND. Eh bien! à Paris... à l'auberge de la Pie... chez maître Pavot, là... vous devez être contente... Au revoir!... au revoir!... (*Il se donne en courant.*)

LA DUCHESSE. Ah! je le vois bien! Il l'aime!... Et si c'était lui!... Oh! ce serait affreux!..... (*Tranquille qui vient de parlementer avec le Sénéchal.*) Ce sauf-conduit, l'avez-vous?...

TRANQUILLE, *embarrassé.* Je l'ai un peu... pas encore... tout à fait.

LA DUCHESSE. Ayez-le... Il me le faut! je veux partir sur-le-champ, je veux le suivre. Oh! je ne sais, mais il me semble que Dieu m'entraîne sur ses pas! (*Elle sort par la gauche.*)

TRANQUILLE. Et le sénéchal qui ne veut pas m'entendre!

SCENE VIII.

TRANQUILLE, LE SÉNÉCHAL *et* SES CONSEILLERS.

TRANQUILLE, *courant à lui.* Pardon, monsieur le sénéchal, encore un mot.

LE SÉNÉCHAL. Allons, allons, ce n'est pas avec moi qu'il faut mettre les points sur les i. Je suis lassé...

TRANQUILLE. Mais encore...

LE SÉNÉCHAL. Vous m'êtes suspect... en premier lieu, parce que vous avez mauvaise mine... en second lieu... bref, vous m'êtes suspect.

TRANQUILLE, *à part.* Le fait est que je n'ai pas bien bonne mine! (*Au Sénéchal.*) Suspect! cependant, là, tant à l'heure...

LE SÉNÉCHAL. Silence! je saisis à demi-mot..... l'ordre de mademoiselle d'Armagnac, n'est-ce pas? Je vous répondrai, moi, que messire Oliviec de Graville est le maître, qu'il arrive avec l'arrière-garde de l'escorte, et que vous allez comparaître devant lui, vous et votre compagne.

TRANQUILLE, *au comble de l'épouvante.* La duchesse! en face de Graville! mais c'est la mort!

LE SÉNÉCHAL, *à ses conseillers.* Vous voyez! Il tremble! je devine...

TRANQUILLE. Ayez compassion de nous. (*A part.*) Mon Dieu! qu'est-ce qu'il faut que je lui dise, je ne sais plus... je ne sais plus... (*Retenant le Sénéchal.*) Ah! messire, vous ne savez pas ce que vous faites, vous allez tuer une pauvre femme..

LE SÉNÉCHAL, *revenant vivement.* Comment! je ne sais pas ce que je fais!

TRANQUILLE, *à part.* Qu'est-ce que je dis! non, ce n'est pas ça! (*Haut.*) C'est un enfant, messire, un noble et malheureux enfant victime d'une lâche perfidie... autour de lui, le mensonge des puissants... la justice humaine égarée...

LE SÉNÉCHAL. Ouais! serait-ce plus grave que je ne le pensais...

TRANQUILLE. Oh! non, non, ce n'est pas grave, mais il me faut ce sauf-conduit, voyez-vous, il me le faut! Suspect!... Oh! pardon, pourquoi suspect? Armagnac! Armagnac! (*il rit*) Armagnac! la belle affaire! Ah! tenez, si je pouvais vous dire... Il y va de la vie, voyez-vous? Il y a là dedans des choses! des choses!... une fille qui a usurpé le nom qu'elle porte... un prince dépossédé... que sais-je! enfin si nous n'allons pas à Paris, si nous n'empêchons pas ce détestable mariage!...

LE SÉNÉCHAL. Quel mariage?

TRANQUILLE, *s'éveillant.* Ah! si-je parlé de mariage! (*à part*) j'ai tout perdu!

UN DES CONSEILLERS, *bas au Sénéchal.* Si c'était celui du roi?... Vincent Torchin attend, je crois, des faux témoins de Bretagne.

LE SÉNÉCHAL. Ah! enfin! j'ai compris... j'avais le même idée que vous... (*Haut à Tranquille.*) C'est bien; il me suffit d'un seul mot...

TRANQUILLE, *à part.* Qu'ai-je fait?...

LE SÉNÉCHAL. Inutile de dissimuler avec moi... je suis fin comme l'ambre. Vous avez parlé d'un prince?

TRANQUILLE. Je ne sais...

LE SÉNÉCHAL. Bien, bien... Et d'une fille qui a usurpé le nom qu'elle porte...

TRANQUILLE, *tremblant.* Ai-je dit cela?

LE SÉNÉCHAL, *à part.* Évidemment c'est la duchesse de Bretagne. (*Haut.*) Et Torchin est mêlé à tout cela, n'est ce pas?

TRANQUILLE. Ah! Seigneur Dieu! messire; mais c'est lui, c'est lui seul qui a tout fait.

LE SÉNÉCHAL, *enchanté.* Chut!... pas un mot de plus!... Bon courage, mon digne camarade... (*Souriant avec finesse.*) Vous accomplissez votre mission à ravir... et vous avez un déguisement... (*Il se baisse le creux de la main.*)

TRANQUILLE. Oui, oui... je...

LE SÉNÉCHAL, *aux conseillers.* Qu'on lui donne un sauf-conduit! (*A Tranquille.*) En voulez-vous deux?

TRANQUILLE, *tout à la fois charmé et abasourdi.* Deux!... ma foi, oui, ma foi, oui... si j'en perdais un...

LE SÉNÉCHAL. Qu'on lui donne deux sauf-conduits.

TRANQUILLE. Est-ce qu'il se moque de moi?

LE SÉNÉCHAL, *lui remettant les deux sauf-conduits.* Au revoir, mon camarade... et à l'occasion, souvenez-vous que je vous ai compris à demi-mot... au revoir!.. La politique, quelle science! (*Il s'éloigne triomphant suivi de ses conseillers.*)

SCENE IX.

TRANQUILLE, RIPAILLE, LA DUCHESSE.

TRANQUILLE, *examinant les sauf-conduits.* Ils sont en règle. Madame, je les ai!...

RIPAILLE, *à droite et regardant le Sénéchal qui s'éloigne.* Décidément, l'on me cherche...

TRANQUILLE, *s'élançant vers la gauche.* Madame, madame! nous pouvons partir... Ah! nous avons eu du bonheur cette fois!

RIPAILLE. Partir... Ma dernière chance de fortune est là!... (*La Duchesse reparaît sur son âne, par le haut sentier de la forêt; Tranquille l'accompagne.*)

LA DUCHESSE. Hâtons le pas, Tranquille... A Paris!

TRANQUILLE. A Paris!

RIPAILLE. A Paris?... Ah! ils vont à Paris!... Voyons, il faut les suivre, et m'arranger pour n'être pas pendu en chemin... J'aviserai. (*Il les regarde s'éloigner. — Changement.*)

Troisième Tableau.

La grande salle de l'auberge de la Pavot. Porte au fond, une fenêtre à droite faisant face au public.— Une autre au premier plan à gauche. Porte à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

LA PAVOT, PAVOT, SIMONNOT, *puis* MIRETTE.

LA PAVOT, *se disputant avec son mari. Ils entrent par la droite, suivis de Simonnot, qui porte une espèce de lampe qu'il accroche près de la fenêtre du fond.* Ils ont fait ici de la belle besogne... les hommes d'armes qui escortent madame Blanche!

PAVOT. Ils ont fait ce qu'ils ont voulu!

LA PAVOT. J'aurais bien mieux aimé qu'ils ne descendissent pas ici! Battre les bourgeois, chasser nos pratiques... casser nos meubles!...

SIMONNOT, *qui a déposé un panier à droite dans lequel il y a des pintes et des gobelets, et qui a apporté une chaise et un escabeau sur le devant à droite.* Oh! non, madame Pavot, j'avais eu l'idée de les enlever.

LA PAVOT, *ramassant deux épées qui sont près de la porte du fond.* Tiens! jusqu'à des épées qu'ils ont laissées là! (*Elle entre à gauche avec Simonnot, et ils placent sur le devant une longue table avec deux chaises, pendant ce que dit Pavot.*)

PAVOT, *même jeu.* Et puis, après tout, si ça les amuse, ces gens d'armes!... Ah! il fut un temps, dame Pavot, où les choses allaient autrement. Les anciens seigneurs d'Armagnac vous protégeaient, et vous étiez le maîtresse.... Maintenant que je suis l'ami des nouveaux seigneurs d'Armagnac, je commande, vous obéissez. Donc le quartier, j'ai la réputation d'être un homme terrible, j'espère bien l'avoir gagnée... (*Levant le bras.*) Et s'il faut faire quelque chose de plus...

MIRETTE, *qui vient d'entrer par la gauche, s'élançant au milieu.* Oh! père!

SIMONNOT, *à part, sur le devant à droite.* Voilà un vrai homme! d'un caractère ferme!

LA PAVOT, *se mettant en garde.* Qu'il y vienne!

PAVOT, *à part, la considérant.* Elle a des restes d'agréments, madame Pavot! (*Haut.*) Simonnot, ouvre un peu les fenêtres; les hommes d'armes m'inspirent du respect, mais ils laissent après eux une odeur de vieux cuir... Aide-le, ma petite Mirette!... Madame Pavot!... je suis un homme terrible... mais galant... retirons-nous!

MIRETTE, *qui a ouvert la fenêtre de droite.* Ah!

LA PAVOT. Qu'est ce donc?

MIRETTE, *J'ai cru voir...* (*A part.*) Si c'était lui!...

SIMONNOT, *à la fenêtre de gauche.* Qu'est ce qu'elle a vu?... (*Allant à Mirette.*) Vous ne venez pas, mademoiselle Mirette? (*Avec galanterie.*) Pour traverser les longs corridors de là-haut, il est quelquefois bon d'être deux...

PAVOT, *indigné, le faisant tourner sur lui-même.* Polisson! (*Avec satisfaction.*) Madame Blanche d'Armagnac est descendue ce matin dans mon auberge, où elle attend l'heure de se rendre à la grande fête que monseigneur de Graville lui donne cette nuit dans le ci-devant hôtel d'Armagnac.... Mademoiselle Pavot appartient à madame Blanche, et il faut qu'elle veille! (*A Mirette.*) Tu veilles.... (*Se dirigeant vers la porte de droite.*) Madame Pavot, je vous attends (*Il sort.*)

SIMONNOT, *le suivant, à Mirette.* Bonsoir, mademoiselle Mirette... je vous souhaite la bonne nuit, mademoiselle Mirette. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MIRETTE. LA PAVOT.

LA PAVOT. Fillette, fillette... nous avons quelque chose en tête...

MIRETTE. Moi, ma mère... je vous jure...

LA PAVOT. Ce pauvre Simonnot, tu ne le regardes plus seulement...

MIRETTE, *riant.* C'est qu'il n'est pas agréable à regarder, ma mère.

LA PAVOT. C'est dommage! tu aurais été si bien ta maîtresse avec ce bêta de Simonnot. C'est dommage! et puis, vois-tu, fillette, nous vivons dans un temps où personne ne peut dire ce qu'il demain, je ferai ceci, ou je ferai cela; un temps de mystère et d'épouvante où bien des vivants devraient être morts, où bien des morts sont peut-être vivants!

MIRETTE, *souriant.* Bon, bon, je veux deviner! toujours le vieille histoire! le fameux petit Jean d'Armagnac qui est en vie et qui court le monde en compagnie d'un fantôme qui est sa mère, et d'un grand magicien! C'est cela, n'est-ce pas?

LA PAVOT. Oh! ris... moque-toi de moi!...

MIRETTE. Croyez bien, bonne mère, qu'il n'y a qu'une seule personne au monde qui porte et puisse porter le nom d'Armagnac, c'est madame Blanche, et celle-là, je l'aime de toute mon âme.

LE PAVOT. Il nous faut aimer tout ce qui porte ce nom, mais... mais...

MIRETTE. Mais quoi?

LA PAVOT. Ce n'était pas une fille, c'était un garçon!... (*Mariette se met à rire.*) Et si je te disais que j'en suis sûre... et que la nuit du saoq, le oult du grand désastre, où tomba la tête d'Armagnoc, je vis passer sur la route... le frère Tranquille...

MIRETTE. Ah! bon! la magicien!...

LA PAVOT. Il marchoit à grands pas... dans la demi-jour de la lune qui se couchait, il paraissait avoir vingt coudées... Il s'approcha de moi, et du doigt me montrant le fond de la plaine!... la mère et l'enfant vivront, qu'il me dit; mais souvenez-vous, bonne femme, que si jamais l'enfant venait à se perdre, souvenez-vous qu'il porte sur le cœur, gravé dans ses chairs, l'écusson d'Armagnac!... Et il se perdit dans l'obscurité...

LA VOIR DE PAVOT. Eh bien! madame Pavot!

LA PAVOT. On y va!... Adieu, fillette, et ne te moque plus des vieilles gens, ni de leurs vieilles histoires!

LA VOIR DE PAVOT. Voyons donc, madame Pavot!

LA PAVOT, *fermant la fenêtre.* C'est hoc, mon Dieu, on y vol (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MIRETTE, *seule.*

Si c'était vrai, pourtaot!... oh! mais, je me garderais bien d'en soofflar mot aux filles d'honneur de madame Blaoche... elles riraieot de moi pendent huit jours... (*On frappe doucement à la fenêtre de droite.*) Ciel! c'est hioo lui!... Ah! moosieur le paga... voila bien de l'audace! (*On frappe à l'autre fenêtre.*) Eh mois! le aussi... Mon Diau! voilà que j'ai peur! Là, une rue déserte... ici, le clos des Innocents... Ah! le cœur me bat!... (*On ouvre la fenêtre à gauche, qui n'était que poussée.*) Ciel! (*Elle se sauve à droite, on ouvre celle de droite.*) Ah! c'est lui! (*Regardant à gauche.*) Mois celui-là?

SCÈNE IV.

MIRETTE, JEAN-LE-BLOND, JEAN-LE-BRUN. (*Tous deux très-jeunes. — Le premier en costume d'artisan, un bâton à la main. — Le second est en costume de Page.*)

JEAN-LE-BRUN, *s'élançant.* Helo? qu'est-ce que c'est? un homme! Arrière, manant!

MIRETTE, *épouvantée.* Messire Jean! que foites-vous?

JEAN-LE BLOND. Arrière, toi-même; mon bâton ne ersint pas ton épée.

JEAN-LE-BRUN, *lui faisant sauter son bâton.* Mon épée ne veut pas de ton bâton.

JEAN-LE-BLOND, *saisissant une des épées qui sont sur la table.* Jauons donc un autre jeu!

JEAN-LE-BRUN, *joyeusement et l'attaquant avec fougue.* A la bonne heura. (*Ils commencent aussitôt à se charger furieusement.*)

MIRETTE. Mon Dieu! mon Diau! je n'ai plus de forces! (*Les deux jeunes gens continuent de se charger en riant. Ils ont tous deux les cheveux épars et les habits en désordre.*)

JOAN-LE-BRUN. Pardieu! mon camarada, vous manies cela comme un ange!

JEAN-LE-BLOND. Pas mieux que vous, mon compagnon. (*Il porte un coup que l'autre pare.*)

JEAN-LE-BRUN, *ritiaquons.* A vous!..... mais prenez garde!...

JEAN-LE-BLOND. Grand merci?... seulement, vous aves parlé trop tard. (*Il lui fait sauter son épée.*)

JEAN-LE-BRUN, *à part.* Désarmé par un manant!

JEAN-LE-BLOND, *lui ramassant son épée.* Eh bien! mon maître, est-ce que vous me gardez rancune?

MIRETTE, *à part, joignant les mains.* Donnez-lui des pensées de pais, sainte Vierge!

JEAN-LE-BRUN, *tendant la main.* Pardieu! nous aurons toujours le temps de recommencer. .

JEAN-LE-BLOND, *lui serrant la main avec cordialité.* C'est juste!...

JEAN-LE-BRUN. Nous nous sommes mis en besogne un peu vite, mon camarade... j'aurais mieux fait peut-être de vous adresser tout d'abord une question .. Est-ce pour cette belle jeune fille que vous venez ici?

MIRETTE, *à part.* Il m'aime!... Je suis bien heureuse!

JEAN-LE-BLOND, *avec un peu de dédain.* Non, assurément, mon camarada.

JEAN-LE-BRUN, *d'un ton querelleur.* Est-ce que, par hasard, vous ne la trouvez pas assez jolie pour cela?

JEAN-LE-BLOND, *souriant* Je la trouve charmante... Mais ce n'est pas pour elle que je suis venu.

JEAN-LE-BRUN, *remettant son épée au fourreau.* Eh! bien, mon camarada, cède moi la place.

JEAN-LE-BLOND, *Hésitant.* C'est que...

MIRETTE, *à Jean-le-Blond.* Arrêtez, messire...

JEAN-LE-BRUN, *à Mirette.* Vous ne voulez pas que je vous dise...

MIRETTE. A onze heures de nuit, je ne cause jamais avec les hommes d'armes... Demain, il fera jour. Tenez, voici de quoi vous rafraîchir, mes bouillants compagnons, et à demain! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

JEAN-LE-BRUN, JEAN-LE-BLOND.

JEAN-LE BRUN. A demain!... elle est charmante! Elle a songé à nous donner du vin!

JEAN-LE-BLOND. Ne pouvons nous causer sans boire?

JEAN-LE-BRUN. Jamais!... A votre santé, mon camarada!

JEAN-LE-BLOND. Mon camarade, à votre santé.

JEAN-LE-BRUN. Comment vous nommez-vous?

JOAN-LE-BLOND. Jean... et vous?

JOAN-LE-BRUN. Jean.

JEAN-LE-BLOND. Voyez-vous çà! et votre nom de famille?

JOAN-LE-BRUN. Ah! je ne m'en connais point, et vous?

JEAN-LE-BLOND. Je ne m'en connais guère.

JEAN-LE-BRUN, *riant.* Alors, Jean, mon ami, nous nous embrouillerons... Il faut donc que je vous dise: les hommes d'armes de Granville, mes camarades, m'appellent Jean le-Brun.

JEAN-LE-BLOND. Les compagnons du tour de France, mes frères, m'appellent Jean-le-Blond.

JEAN-LE-BRUN. Eh! mais... voilà qui est réglé... Jean-le-Blond, Jean-le-Brun .. buvons!

JOAN-LE-BLOND. Buvons! (*Il trempe à peine ses lèvres dans son gobelet, tandis que Jean-le-Brun vide le sien d'un trait.*)

JEAN-LE-BRUN. Avez-vous l'escarcelle garnie, vous?

JEAN-LE-BLOND, *rougissant et avec embarras.* Je suis très-pauvre.

JEAN-LE-BRUN. Je vous en offre autant!

JEAN-LE-BLOND, *rêveur.* Mais je ne l'ai pas toujours été.

JEAN-LE-BRUN. Ah! oh! il y a une histoire.

JEAN-LE-BLOND. Non, mais des souvenirs lointains et confus... quand je me reporte à mes premiers jours, je me vois dans de grandes salles aux lambris sculptés et dorés...

JOAN-LE-BRUN. Tiens, c'est comme moi.

JEAN-LE-BLOND, *continuant.* Des hommes d'armes, des piqueurs qui tiennent en laisse de grands chiens maigres et féroces comme des loups...

JEAN-LE-BRUN. C'est ça, une table énorme, recouverte de fin lin et chargée d'orfévrerie...

JEAN-LE-BLOND. Le son du cor au lointain...

JEAN-LE-BRUN. Ah ça! nous avons les mêmes souvenirs!.

JEAN-LE-BLOND. Ou les mêmes rêves?... Au milieu de tout cela, une femme belle et bonne comme les anges...

JOAN-LE-BRUN. Moi, c'est un homme grand, pâle, triste...

JOAN-LE-BLOND. Peut-être était-ce ma mère?

JEAN-LE-BRUN. Je crois que je l'appelais mon père! Dès que je sors de ces brouillards, je me retrouve l'épée au côté.

JOAN-LE-BLOND. Moi, le marteau sur l'épaule.

JEAN-LE-BRUN. Je frappe d'estoc et de taille...

JOAN-LE-BLOND. J'apprends à piquer la pierre et à manier la truelle.

JEAN-LE-BRUN, *touchant l'épée de Jean-le-Blond.* Et ceci.

JEAN-LE-BLOND. C'est différent... un homme d'armes m'a donné quelques leçons.

JEAN-LE-BRUN. De bonnes leçons?... car moi qui suis le premier élève de Jérôme Ripaille...

JEAN-LE-BLOND, *tressaillant.* Jérôme Ripaille!... le soldat dont je parle a nom Jérôme Ripaille.

JEAN-LE-BRUN, *stupéfait.* C'est une gageure!... et vous l'avez connu?

JEAN-LE BLOND. Au château d'un noble seigneur où je travaillais comme compagnon tailleur de pierre.

JEAN-LE BRUN. Le nom?

JEAN-LE-BLOND. Granville!

JEAN-LE-BRUN. Eh bien, juste dans ce château il y avait une belle et noble demoiselle du nom de Blanche d'Armagnac.

JEAN-LE-BLOND, *à part.* Blanche!

JEAN-LE-BRUN. Et vous voyez son premier page devant vous!...

JEAN-LE-BLOND. J'envie votre sort!

JEAN-LE-BRUN. Ah! bah! une amourette! Contes-moi ça? (*Il l'amène sur le devant de la scène.*)

JEAN-LE-BLOND. Pourquoi le cacherais-je? bien souvent, j'ai quitté ma tâche commencée, quand la trompe sésonnait en forêt. J'allais par les sentiers inconnus... je rêvais .. Ils me semblaient si heureux ces gentilshommes!... et ces belles amazones, elles étaient à la fois si charmantes et si fières!... un jour... (*Il hésite.*)

JEAN-LE-BRUN. Un jour... (*Un silence.*) Il faut donc que je sois moi qui achève l'aventure... car je la devine... un jour, mon ami Jean-le-Blond vit passer, comme en un songe splendide, toutes ces belles nymphes des forêts... Mon ami Jean-le-Blond devint fou, et quelques semaines après, délaissant la truelle et le marteau, Jean-le-Blond prit la route de Paris, suivant de loin les pas de l'une des belles chasseresses!...

JEAN-LE-BLOND. Qui vous a dit cela?

JOAN-LE-BRUN. C'est donc vrai?

JOAN-LE-BLOND. Vous aves mon secret! vous savez que c'est pour avoir le bonheur de l'entrevoir un instant, et la dérobée, que j'ai osé m'introduire ici pour l'apercevoir de loin, ne fût-ce qu'au milieu de ses femmes.

JEAN-LE-BLOND. Comment! au milieu de ses femmes?... Est-ce que ce serait Blanche d'Armagnac, cousine de notre seigneur le roi?... Non, de par Dieu! mon camarade, je veux mourir si j'aurais deviné cela? je vous croyais amoureux de quelque dame d'atours et je vous trouvais déjà bien hardi...

JEAN-LE-BLOND, *souriant tout à coup.* Cependant si j'étais noble, moi aussi, noble autant qu'elle, et si l'avenir me faisait puissant!...

JEAN-LE-BRUN. Ah ça, voyons, si vous êtes le calife de Bagdad, déguisé en maçon, il faut le dire!

JEAN-LE-BLOND. Blanche est une d'Armagnac, n'est-ce pas? regardez...(*Il se découvre la poitrine.*)

JEAN-LE-BRUN. L'écusson d'Armagnac!

JEAN-LE-BLOND, *triomphant.* Eh bien, qu'en dites-vous? mon espoir est-il une folie?...

JEAN-LE-BRUN, *secouant la tête.* Si vous n'en aves pas d'autre, et que vous ne soyez pas l'empereur de Trébisonde... (*Il a délacé le velours de son justaucorps et ouvert la chemise à son tour.*) Voyez!...

JOAN-LE-BLOND, *reculant stupéfait.* A la même place... le même écusson!

JEAN-LE-BRUN. Jean, mon ami, ceci ne peut être un hasard... Si nous ne sommes pas frères par le sang, nous le serons par le cœur, n'est-ce pas?

JEAN-LE-BLOND. Eh bien, soyons donc frères! (*Il lui prend la main.*)

JOAN-LE-BRUN. Mais, hélas! tu fais des rêves impossibles.

JOAN-LE-BLOND. Eh bien, je sais pourtant quelque chose de plus impossible encore!...c'est l'idée de me faire renoncer à mon amour.

JEAN-LE-BRUN, *avec douceur.* Jean, mon pauvre Jean!... (*Frappé d'une idée.*) Ah! écoute... Il y a fête cette nuit à l'hôtel d'Armagnac, une grande fête masquée... Tu y viendras, mon ami Jean, et si Dieu te donne de l'audace, eh bien, tu parleras à la dame...

JOAN-LE-BLOND. Comment! tu aurais un moyen pour... (*On frappe au dehors.*)

JEAN-LE-BRUN. Chut! on frappe.

JEAN-LE-BLOND. C'est à la porte extérieure.

SIMONNOT, *entrant.* Qui donc peut se présenter ici à cette heure de nuit?

JOAN-LE-BRUN. Ouvre! tu le sauras...

SIMONNOT. Pas si bête! (*On continue à frapper.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA PAVOT, *puis* MIRETTE, *ensuite* TRANQUILLE *et* LA DUCHESSE, ISABELLE.

LA PAVOT, *entrant.* Eh bien! eh bien!... quel tapage à la porte!...

MIRETTE, *paraissant.* Encore lui!...

LA PAVOT, *regardant à la fenêtre de droite.* Ah! un mendiant et une ribaude!.... Il n'y a plus de place... ou large!

JEAN-LE-BRUN, *allant à elle.* La mère, vous n'êtes pas chez vous, puisque madame Blanche repose sous votre toit. Partout où est madame Blanche, la porte s'ouvre à la voix des malheureux.

JEAN-LE-BLOND, *à part.* Secourable comme les anges!

MIRETTE, *à part.* Il a bon cœur!

LA PAVOT. Qu'ils entrent donc puisqu'il le faut!... (*Jean-le Brun sort un instant.*)

MIRETTE, *regardant au dehors.* Tiens, ce sont

ces pauvres gens que j'ai vus dans la Marche!

LA PAVOT. Allons, venez Mirette, il n'est pas bon pour une jeune fille bonnête de rester en pareille compagnie.

SIMONNOT. Ni pour un jeune homme de bonnes mœurs...

MIRETTE, *en passant.* Silence donc! (*Elle se retourne et envoie un baiser à Jean-le-Brun qui rentre.*)

SIMONNOT. C'est ma marraine qui l'a dit. (*La Pavot, Mirette et Simonnot sortent à droite.*)

JEAN-LE-GRAS. Allons, viens, Jean! Je trouverai bien un moyen de te faire pénétrer dans la fête! (*Allant au fond, et parlant au dehors.*) Vous pouvez entrer, braves gens... Cette salle est à vous pour tout le reste de la nuit. (*Il sort à la suite de Jean-le-Blond, à gauche.*)

SCÈNE VII.

TRANQUILLE, LA DUCHESSE, *puis* LA PAVOT, *ensuite* MIRETTE.

TRANQUILLE. Entrez, madame!

LA DUCHESSE. Oh! je suis lasse!.... bien lasse!

TRANQUILLE, *lui avançant un siége.* Asseyez-vous, ma noble dame... une si longue route!...

LA DUCHESSE. Tu m'as donné le dernier morceau de pain, Tranquille; je te trouve bien pâle.

TRANQUILLE. Moi, je n'ai pas faim, madame.... (*A part.*) Je mangerais un pain de deux livres!...

LA DUCHESSE. Pauvre excellent cœur... (*Haut.*) Nous sommes bien ici chez la Pavot, n'est-ce pas?

TRANQUILLE. Oui, en effet, chez la Pavot... Elle ne m'a pas reconnu! quinze ans d'absence! Au fait, j'aime autant cela!

LA DUCHESSE. Pourvu que ce jeune homme soit descendu ici...

TRANQUILLE. Si j'interrogeais la Pavot, qui est ma cousine?...

LA DUCHESSE. Oh! mon pauvre Tranquille, souviens-toi que tu ne dois ni interroger ni répondre. Découverts, nous serions perdus!... Cachés, nous sommes forts...

TRANQUILLE. Je serai muet, je serai muet!

LA PAVOT, *paraissant à droite.* Comment! comment! qu'est-ce que me dit Mirette... qu'elle les connaît. (*Regardant la Duchesse, à part.*) Seigneur, mon Dieu! suis-je folle? Cette femme!...

TRANQUILLE, *sans l'apercevoir.* Est-ce que vous n'avez pas faim, madame?

LA DUCHESSE, *s'éveillant.* Pauvre ami... tu souffres!

TRANQUILLE, *avec effort.* Non pas moi... mais vous?

LA PAVOT, *s'essuyant les yeux.* Est-ce que je vais pleurer, moi! (*Haut, et s'avançant brusquement en débarrassant la table.*) Or çà, vous autres, mon auberge est une maison bien tenue; les femmes ne restent point de nuit dans la salle commune.

LA DUCHESSE, *qui a vivement rabattu son capuchon.* Je me retirerai où vous voudrez, madame.

LA PAVOT, *appelant.* Mirette!

TRANQUILLE. Est-ce qu'on va nous chasser?

LA DUCHESSE, *bas.* Silence!

MIRETTE, *accourant.* Tu m'as appelée, mère?

LA PAVOT. Conduis cette femme à notre chambre.

TRANQUILLE, *timidement.* S'il y avait moyen de lui donner à souper?

LA PAVOT, *à part.* Oh! pauvre dame! (*Haut.*) Et donne-lui à souper.

MIRETTE. De tout mon cœur!... Venez avec moi, bonne dame, je vais vous traiter de mon mieux.

LA DUCHESSE, *à Tranquille.* Et toi?

TRANQUILLE. Moi... ah! je ne suis pas embarrassé, allez!... bon appétit et bon sommeil. (*La Duchesse et Mirette sortent suivies de la Pavot.*)

SCÈNE VIII.

TRANQUILLE, LA PAVOT.

TRANQUILLE. Je ne suis pas embarrassé... oh! non, du tout! je vais jeuner comme à l'ordinaire... l'imagination fait quelquefois des miracles... si je pouvais me persuader à moi-même que j'ai soupé hier au soir et déjeuné ce matin... après ça, qui dort dîne... Voyons, tâchons de dormir... dans une auberge, où on ne donne rien pour rien... cette table est trop courte... J'ai vendu à Nuremberg mes Johannès Tertius, trois magnifiques tomes in-folios! J'ai vendu à Péronne mon Nicolas Flamel... et, il y a huit jours... l'âne... pauvre Cherlot, et maintenant plus rien... Ah! la ruine est complète! oublions! (*Il s'assied et s'enveloppe la tête dans son manteau.*)

LA PAVOT, *rentrant.* Hein? qu'est-ce que je disais? les voilà! je devais les revoir... je le savais bien, moi! (*Regardant Tranquille.*) Toujours le même! de la tête aux pieds! et je dis que c'est un miracle du bon Dieu, si les soudards de Granville n'ont pas mis vingt fois la main dessus!... Mais l'enfant où est-il? (*Elle va au buffet qui est entre la croisée et la porte à gauche, et en sort un restant de pâté, pendant le récit suivant.*)

TRANQUILLE, *accoudé sur la table.* Si je pouvais dire à cette bonne femme: Je suis Andéol, vous savez bien, Andéol de Miranda?... je crois qu'elle m'embrasserait pour l'amour du pays; mais je ne peux pas, madame Isabelle l'a défendu!.... il faudrait la fasciner à l'aide de promesses... à tout prendre, je n'ai pas besoin de mentir, j'ai pénétré assez avant dans les secrets de la science pour être bien sûr que je trouverai la pierre philosophale avant l'heure de ma mort. Je peux donc lui promettre une fortune... seulement, il m'est impossible de lui fixer d'échéance.

LA PAVOT, *passant à droite.* Allons, brave homme, ôtez vos coudes pointus qui vont percer ma table!... (*Elle va prendre une pinte qui est dans le panier.*)

TRANQUILLE, *regardant d'abord ses coudes, puis la table.* Ah! pardon, madame, ne me grondez pas! (*Sans lever les yeux.*) Ma bonne dame, il faut que vous sachiez que vous avez devant vous un homme qui peut vous faire riche comme madame la régente! (*Relevant les yeux et aspirant les fumées du pâté avec délices.*) C'est pour vous, ce souper-là?...

LA PAVOT, *à part.* Il ne me reconnaît pas! (*Haut.*) Dites donc, brave homme, si vous pouvez me faire si riche, pourquoi n'achetez vous pas une autre soutanelle? (*Elle passe et met la pinte sur la table, puis décroche une ardoise, s'assied au bout de la table et fait des chiffres.*)

TRANQUILLE, *rougissant et avec fierté.* Je ne discuterai pas avec vous, bonne femme!... il y a des choses qui sont au-dessus de votre entendement... Je dis seulement ceci afin que vous en fassiez point de scènes malséantes à la sortie de votre auberge au sujet du souper de ma compagne que vous additionnez sans doute en ce moment et que je ne vous solderai point aujourd'hui, car je suis forcé de vous avouer que je me trouve en ce moment et par le plus grand de tous les hasards, n'avoir sur moi ni sou ni maille.

LA PAVOT, *souriant.* Je m'en doutais.

TRANQUILLE. Mais vous ne perdrez rien pour attendre... Éloignez, je vous prie, ce pâté; je n'aime pas l'odeur des viandes hachées!... (*La Pavot éloigne le plat.*) Ce prix vous sera payé au centuple!

LA PAVOT, *à part.* Est-ce que d'innocent qu'il était, le pauvre diable serait devenu filou!

TRANQUILLE, *s'animant.* Quand je dis le centuple, bonne femme, c'est une manière de parler...

LA PAVOT. A la bonne heure!

TRANQUILLE, *faisant des chiffres sur l'ardoise.* Tenez, supposez quinze sous tournois... une approximation! Eh bien! centuplez le centuple, et ce ne sera rien encore! Regardez-moi bien; un jour si Dieu me prête vie, je pourrai changer en or tous les plombs de vos gouttières... si je veux!

LA PAVOT, *se ravisant.* Bon, bon!... toujours son rêve dada... Il s'agit de la pierre philosophale, j'aime mieux cela... il est tout simplement fou comme autrefois... (*Haut.*) Allons, mon brave homme, en attendant que vous remplissiez ma cave d'or et de diamants, mangez et buvez. (*Elle passe à droite.*)

TRANQUILLE, *regardant tour à tour avec avidité le broc et le plat d'étain.* Que je mange et que je boive!... Madame, j'ai bien entendu, vous m'avez dit: buvez et mangez...

LA PAVOT. N'avez-vous point d'appétit?

TRANQUILLE, *attirant le pâté.* Pour vous faire plaisir.

LA PAVOT, *avec attendrissement.* Pauvre cousin Tranquille!...

TRANQUILLE, *au moment de porter une bouchée à ses lèvres.* Pourquoi m'appelez-vous Tranquille?

LA PAVOT. Parce que c'est son nom.

TRANQUILLE. Vous vous trompez.

LA PAVOT. Est-ce que tu vas te moquer de moi? N'es-tu pas Andéol, surnommé la frère Tranquille?

TRANQUILLE. Vous rêvez...

LA PAVOT. Comment, je rêve! je sais sûr de ce que je dis.

TRANQUILLE. Et moi, je suis sûr que vous êtes folle!

LA PAVOT. Je te dis que je te reconnais, et tu es frère Tranquille!

TRANQUILLE. Vous avez la berlue, bonne femme; vous m'impatientez, je ne suis pas Andéol, et si vous m'échauffez les oreilles, vous verrez bien qu'on n'a jamais pu me surnommer le frère Tranquille!... (*Il va pour avaler le morceau qui tient à la main.*)

LA PAVOT, *avec calme, lui arrêtant le bras.* Alors, c'est différent... erreur n'est pas compte. Un moment.. je croyais faire politesse à un vieil ami; ce n'est pas cela, je vois bien que je ne vous connais pas... Remettez, s'il vous plaît, le pâté dans le plat, l'homme, et dormez jusqu'à demain matin sur votre escabelle! (*Elle passe à droite et l'observe.*)

TRANQUILLE *flaire le pâté et le remet avec lenteur dans le plat. Il reste un instant immobile à regarder le souper qu'on lui retire; puis il ferme les yeux et croise les bras sur sa poitrine.* Vous ne me devez rien. Bonne nuit, madame.

LA PAVOT. Jour de Dieu! n'y a-t-il pas de quoi se damner!... Je devrais te laisser mourir comme un chien; mais j'ai le cœur trop tendre!... Que tu sois ou non le frère Tranquille, fais ce que tu voudras de cette pâtée, et que le diable t'emporte!...

TRANQUILLE, *recommençant à manger.* Dieu vous le rende!...

LA PAVOT, *à part.* Il n'aime pas l'odeur des viandes hachées. (*Haut.*) Mais, voyons, ne plaisantons plus... Vous savez bien que la Pavot a toujours été pour Armagnac dans son cœur.

TRANQUILLE, *buvant.* A votre santé, madame!

LA PAVOT. Dites-moi ah en sont les affaires de notre chère dame.

TRANQUILLE. Quelle dame?

LA PAVOT. Dites-moi si l'enfant est grand et beau... Les brigands! dire qu'ils ont osé mettre une fille à la place, et que madame la régente a fait reconnaître cela par le parlement!...

TRANQUILLE. De quel enfant parlez-vous?

LA PAVOT. Eh bien, pardi! de... Par mon patron, tu m'échauffes les oreilles à le fiel

TRANQUILLE. Faut-il vous rendre votre pâté?...

LA PAVOT, *en colère.* Ah! tu railles!... Mais je sais que la pauvre dame enfant, puisque mes yeux ont eu la joie de la revoir... mon cœur me dit que l'enfant n'est pas mort... Et si tu avais confiance en moi, Tranquille, mon cousin... (*Tranquille continue de manger sans mot dire.*) Scélérat, tu n'as donc ni cœur ni âme pour avoir oublié ta meilleure amie?...

TRANQUILLE, *buvant.* A votre santé, ma bonne dame!

LA PAVOT. Encore!... Il ne te manquait plus que de devenir ivrogne... Ah! Tranquille!... Tranquille! quand j'ai soigné autrefois la pauvre Marion, ta femme, (*Tranquille cesse tout à coup de manger*) tu savais bien me dire grand merci, ma cousine; tant que je vivrai, je prierai Dieu pour vous... Tu ne l'as pas oublié, la pauvre femme, ni les deux petits enfants, à qui j'ai porté de pain tant de fois. Ah! ah! te voilà au pied du mur... le nom de la pauvre Marion t'a rendu la tristesse d'autrefois, et tu ne peux plus manger.

TRANQUILLE, *détournant la tête.* C'est que je n'ai plus faim, ma bonne dame.

LA PAVOT. Oh! misérable! c'est que tu n'as plus de cœur! Que Dieu te punisse! (*En sortant.*) Non, tu n'as plus de cœur!

SCÈNE IX.

TRANQUILLE, *seul; puis* JEAN-LE-BRUN *et* JEAN-LE-BLOND.

TRANQUILLE. Plus de cœur!... Andéol!... Marie!... n'ai-je donc pas été assez torturé par le souvenir de vos deux petits berceaux?... Ah! Marion qui me voit sait bien que c'est pour vous seuls mes aspirations, mes calculs... En songe, je travaille, je cherche... La nuit et le jour, j'interroge le ciel et la terre... pour vous!... Ah! plus de cœur!... Quand je serai puissant... oui, dès que j'aurai trouvé la suprême formule... Elle est là... je la sens... (*Faisant des signes cabalistiques sur la table.*) 13 pour la projection; 22, la maison de Vesta!... Si Saturne coupe Jupiter le septième jour de la lune, 32, 9, pour la déclivité planétaire... car il faut tenir compte de tout. Ah! Seigneur Dieu! plus de cœur!.. Je vais trouver, je vais trouver! 5 multiplié par lui-même, 5 fois l'angle probable ajouté à la somme des deux angles connus, 24, 9... encore... c'est ça... 86, 72... Mes enfants! Oh! si! j'ai du cœur!... (*Il s'endort. — On entend un son de cor; Jean-le-Brun paraît avec Jean-le-Blond à la porte de gauche.*)

JEAN-LE-BRUN. Allons, entre ici et tiens-toi prêt à te mêler à l'escorte.

JEAN-LE-BLOND. Ce cor est le signal du départ?

JEAN-LE-BRUN. Oui, madame Blanche va paroître.

JEAN-LE-BLOND. J'ai peur!

JEAN-LE-BRUN. Oui-si! (*Tressaillant en apercevant Tranquille.*) Nous ne sommes pas seuls ici.

JEAN-LE-BLOND. C'est le pauvre homme qui est entré sur le tard.

JEAN-LE-BRUN. Tudieu! il dort d'un profond sommeil!

JEAN LE-BLOND. Ah! mais je le reconnois!... c'est une connaissance à moi!

JEAN-LE-BRUN. Tiens! tu vas rire, mais cet homme pâle est triste que j'appelais mon père...

TRANQUILLE, *rêvant.* Jean... mon petit Jean!

TOUS DEUX. Jean!

JEAN-LE-BRUN. Ton nom!

JEAN-LE-BLOND. Le tien!...

TRANQUILLE, *même jeu.* Mon enfant chéri! Embrasse-moi!

JEAN-LE-BRUN. Faut-il?

JEAN-LE-BLOND. Oui, tous deux!

JEAN-LE-BRUN, *l'embrassant.* Je l'embrasse pour l'amour de mon père!

JEAN-LE-BLOND, *de même.* Moi, pour l'amour de ma mère! et pour l'union de nos âmes

JEAN-LE-BRUN. Le cortége de madame Blanche! mettons-nous à l'écart! (*Ils se placent à droite.*)

SCENE X.

TRANQUILLE, JEAN-LE-BRUN, JEAN-LE-BLOND, TARCHIN, SEIGNEURS, SUIVANTES, PAGES, GARDES, BLANCHE, puis PAVOT et SIMONNOT.

JEAN-LE-BRUN, *à Jean-le-Blond.* Frère, elle t'a fait un signe!

BLANCHE, *à Jean-le-Blond.* Ecoutez-moi et ne répondez pas... vous viendrez cette nuit à l'hôtel d'Armagnac... une femme s'approchera de vous et vous touchera à la main... si vous avez du cœur, vous suivrez cette femme. (*Elle sort.*)

JEAN-LE-BRUN. Elle t'a parlé? que t'a-t-elle dit?

JEAN-LE-BLOND, *l'entraînant.* Je te le dirai.. viens, viens. (*Ils sortent, Pavot et Simonnot viennent d'entrer et vont à Tarchin en le saluant.*)

TARCHIN. C'est lui! c'est Tranquille!.. (*Il tire un flacon de sa poche. A Pavot.*) Vous allez faire respirer ce flacon à cet homme, et vous le transporterez endormi dans les jardins de l'hôtel.

PAVOT. Mais s'il s'éveille?

TARCHIN. Il ne s'éveillera pas!... (*Rideau.*)

ACTE III.

Quatrième Tableau.

Un petit intérieur gothique. — Porte au fond, et à droite. — Porte au premier et deuxième plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIRETTE, LA DUCHESSE.

MIRETTE, *entrant à droite et faisant signe à la Duchesse.* Par ici, madame... nous sommes à deux pas des grands appartements de l'hôtel... prenez bien garde qu'on ne vous aperçoive.

LA DUCHESSE. Je la revois donc, cette maison d'où je me suis enfuie, il y a quinze ans, et que Graville habite aujourd'hui.

MIRETTE, *qui est allée ouvrir la porte du premier plan à gauche.* Ici, madame, vous serez à l'écart et à l'abri de toute rencontre. Je tâcherai de vous faire parvenir un costume qui vous permettra de vous glisser dans la fête. Mais, de grâce, pas d'éclat, pas d'imprudence.

LA DUCHESSE. O mon enfant! tu es la bonne et douce fille de ta mère! Merci, merci! (*Elle sort.*)

MIRETTE, *seule.* Si c'était vrai pourtant qu'elle fût la duchesse d'Armagnac... Mais alors, madame Blanche, ma noble maîtresse serait donc complice de tous ces crimes et de toutes ces trahisons! Oh! cette pensée me fait mal. La voici!

SCENE II.

BLANCHE, MIRETTE, DEUX PAGES.

PREMIER PAGE. Les jardins sont pleins de dames et de seigneurs!

DEUXIÈME PAGE. La fête est commencée et messire Olivier de Greville est déjà venu voir par deux fois si sa noble dame était arrivée.

BLANCHE. Débarrassez-moi de ce voile! laissez-moi... je veux être seule. (*A Mirette.*) Ah! tu es restée, toi?

MIRETTE. Madame, je me retire.

BLANCHE. Non! tu sais bien que de pareils ordres ne sont jamais pour toi. Tu sais que j'ai grand besoin d'une amie qui me soit bonne et dévouée.

MIRETTE. Vous, madame! vous, entourée de tant de respect et d'amour!...

BLANCHE. Crois-tu que la pauvre oiseau prisonnier soit moins triste parce que sa prison est dorée?

MIRETTE. Cependant le sire de Graville ne vit que par vous et pour vous, il vous adore...

BLANCHE. Graville!

MIRETTE. Vous ne l'aimez pas?

BLANCHE. Non, non.

MIRETTE. Ah! Eh bien, tenez... je suis heureuse de penser que Blanche d'Armagnac...

BLANCHE. Blanche d'Armagnac!... Ecoute, là-bas, à ce château de la Marche, il me croyoient une chasseresse insoucieuse et folle!... Oh! non pas... que de fois ai-je dépassé le chasse dans sa course rapide, pour aller m'asseoir, toute seule, sur le bord de quelque ravin désert! Oh! c'est là, c'est là surtout que je sentais l'isolement profond où la destinée m'enchaîne, moi, faible et dernier débris d'une grande race, seule encore debout au milieu des assassins et des traîtres! Un jour, écoute bien ceci... un jour, deux hommes passèrent près de moi. Le taillis me dérobait à leurs yeux. Ils parlaient bas, mais je tendis l'oreille et je pus saisir leurs paroles. — Quand je pense, disait l'un, qu'entre Blanche d'Armagnac et moi, entre le duché de Nemours et mon ambition, il n'y a que la volonté du petit roi. — Bah! répondit l'autre, Charles VIII est malingre, il peut mourir... il doit mourir... Et ils passèrent... L'un de ces hommes c'était Graville, l'autre, c'était Tarchin, l'homme au poignard; comprends-tu maintenant que si, derrière le voile qui pour moi recouvre le passé, il y a bien des larmes, il y a bien du sang derrière cet autre voile qui me cache l'avenir!

MIRETTE. Oh! Et sachant cela, vous avez pu...

BLANCHE. Continuer à leur sourire, n'est-ce pas? oui j'en ai eu la force; car, le soir même, debout devant mon prie-Dieu, j'ai étendu la main sur les saints livres ouverts, et j'ai fait un serment que je tiendrai... Ah! les assassins de mon père veulent devenir encore les assassins du roi... Eh bien, je les démasquerai, je les perdrai, dussé je payer de ma mort la gloire d'avoir sauvé le roi et vengé mon père.

MIRETTE. Oh! plus bas, plus bas... si l'on vous entendait!...

BLANCHE. Tu es reine. Il faut être calme; mais il faut être prête, et je suis prête.

MIRETTE. Comment! que voulez-vous dire?

BLANCHE. Te rappelles-tu ce jeune homme qui accompagnait notre escorte dans la forêt de la Marche, et qui nous défendit si vaillamment?

MIRETTE. Si je m'en souviens!... Oh! mais vous ne savez pas... Il a osé...

BLANCHE. Me suivre jusqu'à Paris, et pénétrer chez ta mère où j'étais descendue.

MIRETTE. Quelle audace!

BLANCHE. Il a fait mieux encore. Je lui ai ordonné de parvenir jusqu'ici, il a obéi...

MIRETTE. Dans quel but?

BLANCHE. Silence! on vient.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRAVILLE, TARCHIN, UN PAGE.

UN PAGE, *annonçant.* Monseigneur de Graville, comte de la Marche.

GRAVILLE. Salut à vous, madame. Le roi Charles VIII nous pouvait. Non content de s'opposer à notre union, afin de garder entre ses mains les domaines confisqués d'Armagnac; non content d'épouser lui-même, malgré nous, la duchesse Anne de Bretagne,.. qui est à Paris, je vous l'annonce... le roi ne veut pas que je sois le maître chez moi, dans mon hôtel de la Marche. J'avais préparé une fête allégorique. Ma belle souveraine devait y paraître dans le splendide costume de la reine de Saba, tandis que moi, comme un charmant symbole de notre union prochaine, j'aurais porté les habits du roi Salomon; mais le roi ne veut pas! (*Riant.*) Le roi!...

TARCHIN. Le roi veut voir jusqu'où ira la patience de messire Olivier de Graville.

GRAVILLE. Enfin, madame, c'est le roi lui-même qui, cette nuit, veut jouer le rôle que je m'étais réservé. Tel est son bon plaisir! cédons de bonne grâce

TARCHIN. Puisque nous ne pouvons pas faire autrement.

BLANCHE, *à Mirette.* Il faut que tu me trouves ce jeune homme, que je puisse le voir, lui parler... Il faut surtout qu'il ait une épée.

GRAVILLE. Eh bien! madame, ne courez-vous pas vous parer des habits de la reine de Saba... le roi va venir.

BLANCHE. Le roi n'attendre pas, messire.

GRAVILLE. Et Blanche d'Armagnac ne manquera pas, sous ce costume, de prodiguer au roi ses plus gracieux sourires?

BLANCHE. Messire, la reine de Saba fera son devoir. (*Elle se retire, suivie de Mirette, par le fond.*)

SCÈNE IV.

GRAVILLE, TARCHIN.

GRAVILLE. Elle raille, je crois? une femme qui est mon ouvrage, que j'ai tirée du néant, et qui se retourne contre moi.

TARCHIN. Eh! messire! il se pourrait bien qu'un jour elle y retombât dans ce néant dont vous l'avez fait sortir.

GRAVILLE. Allons! toi aussi tu partages la ridicule croyance du menu peuple, tu crains que les vrais Armagnacs ne sortent de leur tombe... que diable! ce n'est pas à nous qu'il faut parler de revenants, nous avons vu....

TARCHIN. Qu'est-ce que vous avez vu?...

GRAVILLE. Mais le trou béant...

TARCHIN. Et au fond?

GRAVILLE. Au fond, les eaux du fleuve qui ont emporté le secret.

TARCHIN. J'aime peu ces tombes qu'il est impossible de sonder.

GRAVILLE. Que signifie? saurais-tu quelque chose?

TARCHIN. Trois choses... vous rappelez-vous cet Andéol, que nous surnommions Tranquille... dont la folie nous étonna, il y a quinze ans, et qui ne réclama point le prix du sang, et qui, pour s'enfuir plus vite, abandonna son enfant, son fils, lequel a depuis disparu: comme son père. Cet Andéol, je n'ai jamais cessé de le chercher, car je songe à tout, monseigneur...

GRAVILLE. Eh bien?

TARCHIN. Eh bien! je l'ai retrouvé. (*Mouvement.*) Oh! patience... j'ai su tirer parti de la rancontre. Je lui ai donc fait respirer dans son sommeil une sûre substance.... florentine, au moyen de laquelle, quand il s'éveillera, nous l'aurons pendant une heure au moins, battant la campagne et disant des folies... dont j'espère bien extraire la vérité. La seconde chose que je sais, monseigneur, c'est que ce matin, en consultant mes cartes...

GRAVILLE. Assez! assez! (*Riant.*) Florentin, vol passe à la troisième découverte?

TARCHIN. Oh! celle-là devrait vous crever les yeux... et cependant, non, vous ne voyez rien... vous ne voulez pas voir que votre puissance, plus respectée naguère que celle du monarque lui-même, vacille aujourd'hui de toutes parts... que votre pupille vous hait et vous résiste en face, et que tout récemment chez vous, dans vos forêts, des malandrins ont attaqué votre escorte... Eh! ce sont des symptômes que tout cela. Quelque part, je ne sais où, l'orage s'amasse; quelque part, je ne sais où, le lion d'Armagnac s'est éveillé et a rugi.

GRAVILLE. Allons! assez!...va, tu es bien de ton pays... En attendant, sont-ils pendus ces coquins qui ont attaqué mon escorte?

TARCHIN. Ripaille était leur chef, monseigneur, et j'ai donné des ordres en conséquence.

SCENE V.

LES MÊMES, RIPAILLE.

RIPAILLE, *ou dehors.* Eh bien! Rimbaut! qu'est-ce que n'est? tu ne reconnais donc par un vieil ami? laisse, que je passe!

TARCHIN. Quel est l'insolent?

RIPAILLE. C'est moi, signor cavellero! (*Saluant Graville.*) Monseigneur, vous voyez, je ne fais pas de façon.

TARCHIN. Ah! tu n'es pas pendu! Mais je crois, Dieu me pardonne, qu'il a osé revêtir le costume de vos gardes, monseigneur.

GRAVILLE. Allons, débarrasse-moi de ce drôle.

RIPAILLE. Un moment... Qu'est-ce que vous voulez faire de moi, monseigneur? me pendre?... ce serait un tort... oui, oui, je sais, j'en ai eu quelques-uns avec vous... et puis me conduire a pu être mal interprétée... Mais ne discutons pas, c'est fini, je veux me venger, et quant à ce petit détail d'uniforme, qui paraît étonner mon ami Tarchin, oh! mon Dieu, je vais vous dire... Je

n'étais qu'un simple archer à votre solde, une position médiocre... Tenez, j'aime mieux entrer dans vos gardes..., faites moi capitaine, n'est-ce pas? c'est convenu! il me va cet uniforme.

GRAVILLE. Viva Dieu! une pareille effronterie...

TARCHIN, *l'arrêtant.* Permettez... (*A Ripaille.*) Tu dois, pour me servir de ton expression favorite... tu dois avoir une parade, maître d'armes, voyons, montre-nous-la.

RIPAILLE. Vous avez là un homme précieux, monseigneur... et perspicace!... (*Passant au milieu.*) Ma parade, la voici... C'est moi qui ai sauvé jadis la duchesse et Jean d'Armagnac : tous les deux aujourd'hui sont vivants.

TARCHIN. Vivants! qu'est-ce que je vous disais? Hein! mes cartes!

GRAVILLE. Vivants! tu ne vois donc pas que cet homme veut avoir la vie sauve, et qu'il essaie de nous tromper!

RIPAILLE. Si je mentais, monseigneur, je n'aurais demandé que la vie. Mais je veux être capitaine.

TARCHIN. Continue.

TRANQUILLE. Oh! point de sacrilége!.. Tranquille aimait l'enfant et la mère comme la prunelle de ses yeux... je suis son cousin. Il me dit : Prépare deux chevaux!... J'attendis avec les chevaux derrière la poterne. Pendant qu'il vous montrait l'oubliette, nous galopions sur la route de Flandre, la duchesse, le petit seigneur et moi.

TARCHIN, *à lui-même.* Que veut madame Blanche à cette heure?

GRAVILLE. Cet enfant, où est-il?

RIPAILLE. Mon cousin Tranquille nous rejoignit vers Compiègne, et nous commençâmes à courir par monts et par vaux! Rien dans l'escarcelle!... le dévouement commençait à me peser. Un beau jour, je me dis : que tu es niais! le temps viendra où cet enfant-là vaudra son pesant d'or.

TARCHIN. Et tu l'enlèves?

RIPAILLE. Pour tâcher de me faire un sort sur mes vieux jours...

GRAVILLE. Eh bien! dis donc où il est?

RIPAILLE. D'abord, je crus devoir prendre une sage précaution pour tromper les recherches et embrouiller les pistes. Il était resté à l'hôtel d'Armagnac un petit enfant qui venait on ne sait d'où. Ça n'avait ni père ni mère, ça vivait des miettes de vos soudards.

TARCHIN, *à part.* Le fils de Tranquille!

RIPAILLE. Ce fut sur lui que je jetai les yeux. Je revins sur mes pas, je parvins jusqu'à l'enfant, je le pris sur la croupe de mon cheval, et, à la première halte, je lui traçai, au beau milieu de la poitrine, le signe que j'avais aidé mon cousin à poinçonner sur celle de Jean d'Armagnac.

TARCHIN. Sac Pietro! si on avait perdu un homme comme ça!

RIPAILLE. Oui, n'est-ce pas?

GRAVILLE. Et ensuite?

RIPAILLE. Ensuite?... Eh bien! j'eus deux petits enfants; je les fis élever... seulement, je suis garçon, j'aime les voyages, je n'allais les voir que tous les trois ou quatre ans, et un jour, dame! ils avaient pris leur volée.

TARCHIN. Et depuis?

RIPAILLE. Depuis... je ne les ai pas revus.

GRAVILLE. Est-ce une pasquinade, maître Ripaille?

TARCHIN. Si tu as perdu ces enfants, à quoi nous es-tu bon?

RIPAILLE. A les retrouver! voilà ma parade! et pour cela, il faut d'abord que je ne sois pas perdu... ensuite il me faut une position qui me donne tout à la fois et l'indépendance et l'autorité nécessaire.. j'ai choisi celle de capitaine de vos gardes; j'en adore l'uniforme... (*On entend un bruit de cor.*)

GRAVILLE. En voilà assez. Le roi approche! (*Passant à Tarchin.*) Le roi! Tarchin, sans lui, je serais l'époux de Blanche et je me soucierais peu des revenants. Pourquoi vient-il se jeter entre mes mains? (*A Ripaille.*) Toi, tu viendras me voir demain, au point du jour! (*Il sort.*)

TARCHIN, *à Ripaille.* Tu me plais! Tu es un coquin. J'ai confiance en toi. Trouve-moi seulement ces deux jeunes gens, et ne t'inquiète pas du reste. J'ai une botte napolitaine au moyen de laquelle il y a toujours mort d'hommes, il n'y a jamais assassinat! (*A part, en s'en allant.*) A-t-il bien dit toute la vérité? Je m'en vais me tirer les cartes. (*A Ripaille.*) Addio, caro amico! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

RIPAILLE, *seul*; *puis* JEAN-LE BRUN, *ensuite* JEAN-LE-BLOND *et* MIRETTE.

RIPAILLE. Eh bien! bien? Est-ce joué ça? Et cependant, je n'ai absolument dit que ce qui était. Seulement, j'ai omis un tout petit détail. C'est que je sais où ils sont. Or, sachant où ils sont, je ne les retrouverai que quand mon intérêt y sera. Oh! Ripaille! Ripaille! Eh bien! eh bien! voulez vous bien vous donner votre titre... messire le capitaine! vous êtes un fier gaillard! Pardieu, je vais renouveler connaissance avec les gardes de Monseigneur! leur montrer mon uniforme. (*Il se dirige vers la porte de gauche et regarde.*) Qui vient là? Tiens, c'est Jean-le-Blond! Ce n'est pas le moment de me montrer à lui. (*Apercevant Jean-le-Brun.*) Tiens, Jean-le-Brun... l'autre! Tous deux ici; dans la voisinage de Tarchin? Hum! (*Il va se cacher ou fond.*)

JEAN-LE-BRUN, *entrant.* Où diable a-t-il donc pu passer? (*Jean-le-Blond paraît avec Mirette. Il a le même costume que Jean-le-Brun.*)

JEAN-LE-BRUN, *allant à lui.* Eh bien, tu es gentil! nous entrons ensemble... nous jurons de ne pas nous quitter, et c'est la première chose que tu fais (*L'examinant.*) Peste! le beau costume des pages de la reine de Saba! comme le mien. Ah! je comprends: il est né coiffé, ce garçon-là!

JEAN-LE-BLOND, *à Mirette.* Je peux bien lui dire de ne pas me quitter cette nuit?

MIRETTE, *à Jean-le-Blond.* C'est que... vous serez prudents?

JEAN-LE-BRUN, *vivement.* Il s'agit de se battre?

MIRETTE. Chut!

JEAN-LE-BLOND. Chut! Viens, je te dirai tout!

RIPAILLE, *à part.* Je ne sais pas de quelle affaire ils parlent... mais je ne me griserai pas cette nuit! (*Il disparaît.*)

SCÈNE VII.

MIRETTE, LA DUCHESSE.

MIRETTE. Vous pouvez venir, madame! tout le monde est dans les jardins.

LA DUCHESSE. Ecoute-moi! Là, par une fenêtre ouverte, j'ai aperçu un jeune homme... qui portait le costume de l'un des pages Sabéens! Fais que je le retrouve, que je le revoie!

MIRETTE. Et si vous le retrouvez, madame, et que vous lui parliez, sachez ceci... que là, tout à l'heure, comme il a changé de pourpoint, j'ai vu qu'il portait gravé sur la poitrine l'écusson d'Armagnac!

LA DUCHESSE. Grand Dieu!... Oh! votre providence est profonde! votre bonté est grande... Viens, viens, Mirette, viens; j'ai retrouvé mon fils. (*Elles sortent. Changement.*)

Cinquième Tableau.

L'intérieur de l'hôtel de la Marche, richement décoré pour la fête du roi Salomon. — A gauche au premier plan un trône très-élevé. — Au fond à droite un grand escalier conduisant à des galeries. — Des lustres çà et là sont allumés.

SCÈNE PREMIERE.

TARCHIN, RIPAILLE.

DES SEIGNEURS *et* DES DAMES DE LA COUR *se promènent au fond*; *d'autres forment des groupes. Ils sont masqués. Tarchin, tenant Ripaille sous le bras, continue une conversation commencée. Ils entrent du fond à gauche.*

TARCHIN. Je ne t'ai pas tout dit...., mon cher petit Ripaille. Ma bonne étoile a voulu que cette nuit, dans l'auberge de la Pavot, je retrouvasse endormi sur une chaise... devine qui? Ton savant cousin... le frère Tranquille!...

RIPAILLE. Ah!... (*A part.*) Il a un flair, cet Italien...

TARCHIN. Je l'ai fait amener ici, où j'attends son réveil, mais.... (*A Ripaille.*) A quoi m'est-il bon, et que peut-il m'apprendre, puisqu'il ne sait pas où est l'enfant, puisqu'il le cherche lui-même?

RIPAILLE. Il est dépisté l'Italien!

TARCHIN, *se rapprochant.* Heususement que j'ai plus d'un tour dans mon sac, ami Ripaille. En te quittant tout à l'heure, j'ai couru battre et interroger mes cartes. J'ai fait le grand jeu chaldéen.

RIPAILLE. Ah! diable, le grand jeu chaldéen... c'est une idée, cela!

TARCHIN. Sais-tu ce qu'elles s'acharnent à me dire?

RIPAILLE. Je suis impatient de l'apprendre.

TARCHIN. Elles me disent que le petit d'Armagnac est en France.

RIPAILLE. Ah bah! voyez-vous ça!... C'est très-vraisemblable, savez-vous!...

TARCHIN. Et non-seulement en France, mais à Paris!...

RIPAILLE. Hum! vous croyez?

TARCHIN. Et non-seulement à Paris, mais près de nous.

RIPAILLE. Oh! oh!

TARCHIN. Dans cette fête!...

RIPAILLE. *tressaillant.* Hein, vous dites?

TARCHIN, *qui l'observe.* Il y est!.. Bambino!... est-ce que les cartes peuvent mentir?... (*A part.*) Elles m'ont bien prédit à moi que je serais comte de la Marche, et peut-être duc de Nemours..... et je les crois. (*Haut.*) Ripaille, viens ici, prends courage, je te conseille de chercher... je te le conseille! Moi, je vais fureter de mon côté. A revoir. (*Il sort.*)

RIPAILLE. Peste! diable, diable! mais cela se complique beaucoup! Allons, Ripaille, du sang-froid et de la présence d'esprit! Tu es maître d'armes, et c'est bien le diable si tu ne trouves pas quelque petit coup de feinte... quelque botte fourrée... (*Se frappant le front.*) Oh!... je suis sur la voie.... il y a deux enfants, l'un vaut une fortune, l'autre est un charmant garçon, mais... ce n'est qu'un charmant garçon.... il s'agirait.... de faire un échange.... un moyen duquel.... Pauvre petit diable, il avait un si beau contre de quartel mais l'autre aussi, parbleu! C'est ça. Andéol est ici, cherchons Jean-le-Brun! Je tiens ma parade! Mais surtout ne nous grisons pas!

SCENE II.

LES MÊMES, LE ROI CHARLES VIII *en roi Salomon*, BLANCHE *en reine de Saba*, MIRETTE *dans le cortége*, GRAVILLE, TARCHIN, SEIGNEURS, CORTÉGE. (*Les personnages sont en costumes hébreux suivant la fantaisie du XVe siècle.*)

LA FOULE. Le roi Salomon! Noël! noël!

GRAVILLE. Messieurs, je vous annonce le roi Salomon et la reine de Saba!

UN HÉRAUT D'ARMES. Le roi!

UN AUTRE HÉRAUT. La reine! (*Le Roi s'avance suivi de son cortége et, dans le même moment, celui de la Reine de Saba arrive par la droite. Tout le monde se démasque.*)

BLANCHE. Sire!

LE ROI. Madame, c'est de l'Orient que nous viennent tous les parfums et toutes les beautés; j'ai quitté mon palais des Tournelles, parce qu'on m'a dit que la reine de Saba partagerait cette nuit, avec le roi Salomon, la coupe des fiançailles heureuses...

BLANCHE. Sire, c'est mon devoir de tremper ma lèvre dans la breuvage de votre majesté... (*Elle passe à gauche et disparoît un instant après avec Mirette.*)

TARCHIN, *bas à Mirette.* Ma petite Mirette, j'aurai peut-être à vous parler ce soir... (*Mirette retourne près de Blanche.*)

GRAVILLE, *s'inclinant.* Sire, permettez-moi de déposer à mon tour aux pieds de...

LE ROI, *l'interrompant.* Bien! bien! je sais le reste par cœur! Ta fête est jolie, comte, et ces musiques en tombant ont découvert de gracieux visages. (*S'interrompant et fronçant le sourcil.*) Vous ne nous avez pas invité, sire de Graville! je me suis invité moi-même... je n'aime pas que mes sujets jouent le rôle de roi! Ce rôle n'appartient qu'à moi, Charles VIII, de France!

GRAVILLE. Sire, votre humble et dévoué sujet...

LE ROI. Allons, amuse-moi, comte de la Marche et nous serons amis jusqu'à voir...

TARCHIN. Jusqu'à voir!...

GRAVILLE. Sire, tout ce que renferme mon domaine...

LE ROI, *se tournant vers les Seigneurs.* Messieurs, c'est ma dernière nuit de liberté: je la veux belle et joyeuse... Encore quelques heures de folie, puisque la sagesse forcée me prendra au collet dès le point du jour.

GRAVILLE. Le roi sera toujours le maître...

LE ROI, *vivement.* Non pas!... n'est pas obéir que le roi se marie!... A propos, je ne sais quel malin enchanteur... avait méchamment accumulé les obstacles sur la route de notre royale fiancée... Mais, grâce à Dieu, les obstacles ont été brisés, un rayon de soleil a dissipé les nuages de la calomnie, un sourire de la belle duchesse a fait le jour dans cette nuit déloyale. Cela doit vous réjouir

e cœur, seigneur comte... et quant à moi, je suis au comble de mes vœux.

TARCHIN, *bas aux Seigneurs, à droite.* Anne de Bretagne gouvernera la France.

LE ROI. La veine est jeune, la reine est belle, mais ce n'est pas un éventail qu'elle porte dans sa blanche main!...

GRAVILLE, *souriant.* Serait-ce une épée?

LE ROI. C'est un sceptre! un sceptre de fer!... ah! ah! je serai sage... (*On rit.*) Mais vous aussi, messieurs... (*Il les menace du doigt en riant.*) Vous avez ouï parler, je le crois bien, des barons du pays de Bretagne... rudes et fauves comme des loups!... La duchesse Anne, qui sera demain madame la Reine, les a dressés si bel et si bien, ces loups, qu'ils venaient, pour n'être point battus, lui lécher la main comme des lévriers de race!... La duchesse Anne s'est emuyée de cela... que faire en un pays où il n'y a plus de loups?... Elle a regardé du côté de la France où les lévriers eux-mêmes ont désappris à lécher les mains de leurs maîtres et mordent comme des animaux saisis de mal vage... Elle a souri, la duchesse Anne... elle s'est dit: Voilà de la besogne nouvelle!... avec ce pauvre petit roi de Paris, je serai la grande reine... et ce sera plaisir que de ronger autour de son trône, à genoux et tête nue, tous ces vassaux insolents qui le tiennent prisonnier dans son palais!... Elle s'est dit cela, messieurs... le petit roi n'est point fier et n'y voit point de mal... Il pense, le pauvre petit roi, que la France a grand besoin d'être gouvernée... il va donc boire gaîment sa dernière coupe; faites comme lui si le cœur vous en dit, et allons souper messieurs! (*Il monte l'escalier et disparaît avec tout le monde.*)

GRAVILLE. Je suis perdu... j'ai lu mon arrêt dans ses yeux!...

TARCHIN. Eh bien, la partie est engagée, il est venu au-devant de vous!...

GRAVILLE. Oui, mais entouré de sa garde écossaise... de bonnes épées...

TARCHIN. A Florence, nous avons mieux que l'épée... .

GRAVILLE. Oh! démon! ne me tente pas!

TARCHIN. J'ai su employer mon temps depuis tantôt... Paris est à nous et Anne de Beaujeu sera neutre.

GRAVILLE. Fais ce que tu voudras... mais que ce soit bien fait!... (*Il remonte au fond ne devant de Mirette, en costume de la reine de Saba, qui paraît et sort avec lui. — Au même instant Blanche paraît avec le costume de Mirette en donnant le bras à Jean-le-Blond.*)

TARCHIN, *allant à eux.*—*A Jean-le-Blond.* Pardon, mon bel amoureux, tout à l'heure je vous rendrai cette charmante enfant... (*Jean-le-Blond, occupé de la reine de Saba, va attendre au pied de l'escalier.* — *A Blanche.*) C'est vous, Mirette ?...

BLANCHE. Oui!

TARCHIN. Faites en sorte, ma belle petite Mirette, que votre maîtresse n'approche point de ses lèvres le breuvage d'adieu qui sera offert à sa majesté. Graville est violent, impétueux, jaloux. Il y aurait un scandale. Hein! c'est convenu, vous la préviendrez, n'est-ce pas? A revoir, Mirette!... (*A Jean-le-Blond.*) Vous le voyez, mon gentilhomme, je ne vous ai pris qu'une minute. (*Il sort.*)

JEAN-LE-BLOND. De grâce, Mirette, dites-moi, quand vais-je enfin la voir? (*Blanche ôte son masque.*) Vous, madame! (*A part.*) C'est elle-même!

BLANCHE. L'heure, le moment, la coupe, je sais tout... lui aussi croyait parler à Mirette!... c'est par le poison qu'ils voulaient boire.

JEAN-LE-BLOND. Le poison! qui donc est menacé ici?

BLANCHE. Prévenir le roi, c'est le plus sûr... je le sauve, oui, mais j'empêche le crime de s'accomplir, et Graville resté debout, me garde en son pouvoir.

JEAN-LE-BLOND. Mais parlez-moi au nom du ciel, madame. Vous m'avez dit de venir, me voici prêt à vous obéir.

BLANCHE. Oui, c'est vrai, et c'est Dieu qui m'a inspirée quand j'ai donné des ordres pour qu'on vous amenât près de moi. — Ecoutez... j'ai mis en votre cœur un bien grand espoir, pauvre jeune homme!.. vous m'aimez, je le sais; vous avez dû faire des rêves insensés!

JEAN-LE-BLOND. Hélas! oui... j'ai rêvé le ciel!

BLANCHE. Eveillez-vous, et soyez homme!... Je suis Blanche d'Armagnac et le sang royal coule dans mes veines... Vous êtes un artisan, vous n'avez point de nom!... Il y a entre nous deux un abîme. — Qu'avez-vous donc?

JEAN-LE-BLOND. Je vous aimais ardemment, respectueusement, comme on adore les anges... Je vous avais fait un autel dans mon cœur... et je me mourais à vos genoux. Ce que devait être l'avenir, je n'y songeais pas, madame. Je vous aimais! il n'y avait que cela dans mon âme.

BLANCHE, *rêveuse.* Quand l'union ici bas est impossible, quand le distance est si grande que nul effort humain ne peut la combler, il reste je ne sais quoi que je sens et que je ne peux dire... deux cœurs séparés peuvent s'appeler et s'entendre... Aimer, aimer!... n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout?... Et qu'y a-t-il au dessus d'un baiser chaste, échangé en présence de Dieu? au-dessus d'une promesse sainte, scellée par une larme ou par un sourire!

JEAN-LE-BLOND, *avec une passion contenue.* Il n'y a rien!...

BLANCHE. Eh bien!... pour être aimé ainsi, que donneriez-vous?

JEAN-LE-BLOND. Je n'ai que ma vie... voulez-vous que je vous la donne?

BLANCHE. Non quelqu'un mourra, mais ce ne sera pas vous...' une coupe sera présentée au roi, au moment de son départ. Cette coupe contiendra du poison... Il faut qu'elle soit vidée jusqu'à la dernière goutte!... Il le faut.

JEAN-LE-BLOND. Et par qui, madame?

BLANCHE. Par moi! car ma mort sera la condamnation des assassins.

JEAN-LE-BLOND. Morte! Et moi, madame, pourquoi m'avez-vous donc appelé?

BLANCHE. Parce que j'ai un autre devoir à remplir, parce que je vous choisis pour héritier de ma tâche, parce qu'une fois morte, je veux qu'il reste une voix pour dire le nom des coupables, une main pour arracher de l'échafaud l'écusson réhabilité d'Armagnac, un cœur d'où jaillisse cette parole : La fille de Nemours, condamnée comme traître, est morte pour sauver le roi!... voulez-vous être cette voix, cette main, ce cœur?

JEAN-LE-BLOND. Vous! mourir... mais ma voix s'éteindrait dans mes larmes, ma main tomberait paralysée, mon cœur ne battrait plus... Non! je ne veux pas! je ne peux pas! (*Il passe à gauche.*)

BLANCHE. Ainsi, j'avais tort d'espérer en lui!

JEAN-LE-BLOND. Que vous faut-il? un accusateur pour les traîtres, un vengeur pour votre père! soyez l'accusateur et soyez le vengeur... (*Mouvement de Blanche.*) Oh! je n'oublie pas qu'il vous faut une victime! je suis seul au monde, madame, je n'ai point d'affections à briser en quittant cette terre... les larmes d'une mère ne mouilleront point ma tombe! je suis seul et je ne vivais que par mon amour... Oh! ne me refusez pas! Si j'avais eu un souhait à former, s'il m'eût été donné de choisir moi-même ma destinée, oh! n'eussé-je pas demandé le sort si beau que je réclame. Je vais mourir tout jeune, dans la joie du triomphe, le sourire aux lèvres, l'éclair dans les yeux, sans souffrance, sans regrets, avant de m'être lassé aux fatigues de la vie!... Oh! merci, madame, merci! je vais mourir en vous servant .. je vais mourir heureux!... (*à part*) je vais mourir aimé!... (*La Duchesse en costume travesti a paru depuis un instant au fond.*)

SCENE III.

JEAN-LE-BLOND, LA DUCHESSE, BLANCHE. (*La Duchesse va droit à Jean-le-Blond ; Blanche essaye précipitamment de remettre son masque.*)

LA DUCHESSE. Mourir! qu'ai-je entendu? Il n'est pas besoin... je vous ai reconnue!

BLANCHE, *à part.* Qui est cette femme? (*La Duchesse s'arrête devant Jean-le-Blond et le contemple longuement.*) Que va-t-elle faire?

LA DUCHESSE, *à Jean-le Blond.* Nous nous sommes déjà rencontrés une fois, jeune homme.

JEAN-LE-BLOND. Je m'en souviens.

LA DUCHESSE. Oubliez cette rencontre, et portez plus loin vos souvenirs... regardez-moi.

JEAN-LE-BLOND. Madame...

LA DUCHESSE. Regardez-moi encore. . interrogez le passé! cherchez... ces traits pâlis par la souffrance, ce visage flétri par les larmes, ne vous rappellent-ils pas les jours de votre enfance. (*Mouvement de Jean-le-Blond; Blanche écoute.*) D'autres traits animés par le bonheur, un autre visage qu'embellissait le sourire.

JEAN-LE-BLOND. Il me semble, je ne sais...

LA DUCHESSE. Tu vois trembler, ton cœur bat, tu me reconnais mère!

JEAN-LE-BLOND. Ma mère! ma mère! (*Il se jette dans ses bras.*)

BLANCHE, *avec un cri de joie.* Sa mère!

JEAN-LE-BLOND. Elle est heureuse de votre joie... N'aurez-vous pas pour moi une bonne parole pour elle?

LA DUCHESSE, *l'arrêtant en faisant un pas vers Blanche.* Vous, madame, je n'ai à vous dire qu'une chose: volontairement ou non, cela m'importe peu, vous êtes une vivante imposture ..

BLANCHE. Madame...

LA DUCHESSE. La duchesse d'Armagnac n'eut jamais de fille... et vous avez volé la place de son enfant!...

BLANCHE. Pour oser parler ainsi... qui êtes-vous donc?

LA DUCHESSE. Isabelle! duchesse de Nemours?

BLANCHE. Se peut-il?

JEAN-LE-BLOND, *reculant.* Ma mère... et moi je serais...

LA DUCHESSE, *montrant Blanche du doigt.* Va... elle le savait bien!

JEAN-LE-BLOND, *douloureusement.* Blanche!

BLANCHE. Ah! madame, que vous ai-je fait?

LA DUCHESSE. Ah! ce n'était pas assez pour Graville et pour toi, de lui avoir pris son nom et son héritage... il vous gênait tous deux puisqu'il vivait! Graville a conçu le plan, tu l'exécutes! Tu as cherché cet enfant .. dans la foule. N'est-ce pas parce que tu l'as appelé, qu'il est venu?... Tu l'as fasciné de tes regards, tu l'as noyé de tes caresses, tu lui as mis un bandeau sur les yeux, pourquoi? Pour le pousser, ivre et fou qu'il était, le pauvre enfant, sur le chemin de la mort. (*Jean-le-Blond se presse sur le sein de sa mère avec un mouvement de terreur.*)

LA DUCHESSE. Il t'a jugée... Il est sauvé.

BLANCHE. Ah! je le savais bien, des larmes derrière le voile qui me cachait le passé, des larmes et du sang derrière le voile qui me cachait l'avenir... j'avais deviné ma destinée... (*On entend au dehors des cris et des huées.*)

LA DUCHESSE. Curbons notre bonheur... Il y a encore bien des périls autour de nous! Viens! viens!

JEAN-LE-BLOND. Ah! je la reverrai! je la reverrai! (*Ils sortent par la gauche.*)

BLANCHE, *au pied de l'escalier.* Je sais ce qu'il me reste à faire. (*Elle sort lentement, la foule envahit le théâtre.*)

SCENE IV.

LE ROI, GRAVILLE, TARCHIN, SEIGNEURS, FOULE, *puis* TRANQUILLE, *ensuite* RIPAILLE, JEAN-LE-BRUN, BLANCHE *et* JEAN-LE-BLOND.

LE ROI, *riant.* Ah! l'excellente figure! (*A Graville.*) Comment le nommes-tu ce grand bonhomme-là?

GRAVILLE. Sire, on le nomme frère Tranquille.

TARCHIN, *à part.* Jusqu'à présent, je n'ai encore rien découvert!

LE ROI. Comte, je t'avais ordonné de m'amuser, tu m'amusais! Tu es un loyal sujet.

GRAVILLE, *s'inclinant.* Sire!...

LE ROI, *regardant au dehors.* Le voilà qui vient... Il a l'air d'un hibou que les rayons du soleil font surpris. (*On rit.*) Je n'ai jamais vu d'homme si fort pour dormir debout! Que nous a-t-il raconté avec son grand œuvre?... La pierre philosophale?... Johannes Tertius, le papa Jean, des in folios, de la poussière, des caves pleines de rubis et de diamants! la troisième maison de Sotterne! et la cinquième porte du ciel ouverte à deux battants! (*Il rit.*) Faites place! faites place! vous dis-je! Et entrez avec moi gloire et honneur au maître de la science! (*Tout le monde se range.*)

TOUS. Vivat! vivat!

TRANQUILLE. On leur a dit que j'avais résolu les sept problèmes, que j'avais franchi le troisième degré.

TARCHIN, *à part* J'espère que mon ellébore produit son effet!

TRANQUILLE. Je suis le fort des forts. Si je veux, cette foule va se prosterner à mes pieds; j'ai travaillé vingt ans pendant le jour et durant la nuit, je suis monté plus haut qu'aucun fils d'Adam, à l'échelle mystique du savoir. Je suis près du but radieux et splendide, j'ai soulevé un coin du voile suprême! Plus hardi mille fois que les porte-glaive, j'ai combattu avec mon esprit et j'ai réduit en poudre les remparts énigmatiques élevés autour de la science.

Digitized by Google

TOUS. Vivat! vivat! (*On se range, et sur le trône on aperçoit le roi Salomon. Sur les marches sont assis des esclaves noirs.*)

TRANQUILLE, *à cette apparition, s'avance et s'incline.* Salomon! mon maître!

LE ROI. Il veut son pesant d'or. Comte, tu me le donneras, dis? (*Granville s'incline.*) Chut!... ne bougez pas! Je vais lui parler. Approche!

TRANQUILLE, *stupéfait.* Fondateur du templa...

LE ROI. Adepte, tu es parvenu jusqu'à la porte redoutable... tu as tourné les sept feuillets du livre de la vie... les sept branches du flambeau t'éclairent, et il n'y a plus qu'un rideau entre toi et la clarté suprême.

TRANQUILLE, *éperdu.* Seigneur... seigneur!

LE ROI. Je suis Salomon le maître, et je t'apporte l'anneau qui est le signe du grand œuvre accompli. (*A part.*) Bah! donnons-lui notre anneau; il veut ça. (*Il fait signe à un esclave qui s'approche suivi de quatre autres. Le noir porte un carreau de velours sur lequel le Roi dépose son anneau. Ensuite les cinq esclaves marchent vers Tranquille.*)

TRANQUILLE, *mettant un genou à terre.* L'anneau, l'anneau de Salomon!

LE ROI. Prends! — Et maintenant tu n'as plus qu'à former un souhait!... Tu possèdes la toute puissance... Que va-t-il nous demander?

RIPAILLE, *sortant du groupe à droite, à part.* J'ai fait la moitié de ma besogne... mais comment prévenir Tranquille .. il est fou!.. que le diable étrangle le Florentin!

TRANQUILLE. Un souhait! un seul!... tous les trésors de la terre si je veux! la richesse inépuisable pour faire heureuse, toujours, toujours puissante et forte, l'existence indéfinie!... mauvais père!... des trésors!... qu'en feras-tu? tes enfants!... je veux revoir mes enfants!.. je veux ..

RIPAILLE, *passant derrière lui.* Armagnac!

TRANQUILLE, *sans se retourner.* Armagnac! Eh quoi! jusqu'ici, dans ce sanctuaire où je me croyais dégagé de tous les liens de la terre, je sens encore cette chaîne!... c'est le devoir! c'est la destin!... Oh! non!... non!... Je n'hésite plus! — Je vais ordonner!... (*Mouvement dans la foule, les esclaves reprennent leurs places.*)

LE ROI. Ah! il s'est décidé!

TRANQUILLE. Puissances! puissances! puissances! je veux voir l'héritier de mon maître! (*Jean-le-Brun paraît dans la foule à droite, amené par Ripaille qui lui désigne Tranquille. Il va à lui.*)

JEAN-LE-BRUN, *à Tranquille.* C'est donc vous qui me demandez, brave homme? me voici!

RIPAILLE, *à part.* L'autre est sauvé!

LE ROI. Etrenge sur mon honneur!

TRANQUILLE, *dans l'extase.* Jean, mon petit seigneur! (*Se mettant sur la poitrine de Jean-le-Brun dont il écarte les plis de la tunique; à la vue de l'écusson qu'il reconnaît, ses genoux fléchissent et il s'affaiblit sous l'émotion.*)

JEAN LE-BRUN. Qu'est-ce qu'il a donc, ce pauvre homme-là?

GRAVILLE. Serait-ce lui?

TABCHIN. Eh! non!... c'est le page de madame Blanche! (*On rit. — Jean-le-Brun fait asseoir Tranquille à droite sur la descente.*)

LE ROI, *descendant de son trône, à Graville.* Décidement j'en ai assez de ton fou! — A boire!

LA FOULE. A boire!

LE ROI. Mais où est donc la reine... ne m'avait-elle pas fait espérer ..

GRAVILLE. Sire! elle s'excuse auprès de vous .. Il faudrait que Jupiter se passe d'Hébé. — Mais il y eut toujours chez les comtes de la Marche une coupe où le roi seul trempa ses lèvres... Pages, apportez la coupe royale. (*Torchin remonte au fond et va prendre la coupe qu'un page porte sur un plateau. — Il la remet au Roi.*)

GRAVILLE, *à part.* Le sort en est jeté!

LE ROI. Je bois à vous, mes dames!

BLANCHE, *paraît au fond. Elle a repris les habits de la reine de Saba. Elle s'avance vers le Roi.* Sire, je viens accomplir ma promesse. (*Elle prend la coupe.*)

GRAVILLE. Blanche!

TABCHIN. Je l'avais fait prévenir cependant.

BLANCHE. La reine de Saba va essayer le breuvage du roi Salomon.

JEAN-LE-BLOND, *paraissant à gauche, s'élance vers Blanche, lui prend la coupe et la rend aux pages.* Sire, je vous sauve la vie, à vous et à elle... Gardez cette coupe... elle est empoisonnée!... (*Les Personnages travestis viennent entourer le Roi; Jean-le-Blond remonte au fond.*)

JEAN-LE-BLOND. A moi, gardes et chevaliers du roi!

LE ROI, *descendant sur le devant suivi de Blanche, regardant Graville et sa suite.* Est-il vrai, mes maîtres?

GRAVILLE. Vrai Dieu! une pareille infamie!

LA DUCHESSE, *sur le devant, à Blanche, qui vient tomber dans ses bras.* Ah! Blanche, pardon!

JEAN-LE-BLOND, *montrant la garde écossaise rangée au fond, au Roi.* Sire, vous êtes le maître ici!

GRAVILLE, *à Jean-le-Blond.* Qui êtes-vous donc?

JEAN-LE-BLOND, *avec force.* Je suis!... (*Se reprenant.*) Je suis page de madame Blanche d'Armagnac... et mon devoir est de veiller sur elle!... (*Il passe devant lui et va à Blanche et à sa mère.*)

LE ROI. Ah! ah! mes compagnons, vous avez voulu assassiner le roi de France!

TRANQUILLE. Le roi! le roi de France!... Où suis-je donc?

JEAN-LE-BRUN, *penché vers lui.* Pardieu! vous êtes chez monseigneur de Graville!

TRANQUILLE. Chez Graville!...

TABCHIN, *à part.* Ce doit être l'un ou l'autre.

GRAVILLE. Lequel des deux?

TABCHIN. Je vais le savoir. (*Au Roi.*) Sire, ce jeune page a dit vrai, cette coupe doit être empoisonnée!... car il y a ici un homme qui veut venger son père mort sur l'échafaud!... (*Mouvement dans la foule.*) On vient de me dire et je sais que le fils de Jacques d'Armagnac était ici...

TOUS. D'Armagnac!

TABCHIN. Dans cette fête, au milieu de nous! Et si l'enfant y est, la mère doit y être..

TRANQUILLE. Est-ce que je ne t'ai retrouvé que pour te perdre aussitôt?

JEAN-LE BRUN. Comment?...

TRANQUILLE. Tais-toi!

LE ROI. Ah! vraiment; il existe donc ce couple mystérieux... ce d'Armagnac et sa mère, dont les aventures fabuleuses se perdent dans la nuit des légendes. Vive Dieu! est-ce que l'enfant arrivé à l'âge d'homme reviendrait me poursuivre comme son père a poursuivi le roi Louis XI, mon père? S'il en est ainsi, je donne le plus beau joyau de ma couronne à qui me la montrera.

TABCHIN. Sire, c'est moi qui vais le faire sortir de terre!... Gardes les issues... (*Il remonte au fond, et fait placer la garde écossaise à toutes les entrées.*)

LA DUCHESSE, *à Jean-le-Blond, qui fait un mouvement pour s'élancer.* Oh! pour ta mère!

RIPAILLE, *à la Duchesse, à Jean-le-Blond et à Blanche, qui sont tous trois sur le devant à gauche, bas.* Pas un cri, pas un geste, je vous sauve!

JEAN-LE-BLOND, *avec joie.* Ripaille!

LE ROI. Eh bien! j'attends! fais comme tu l'as dit! le danger est passé, nous allons rire!

TABCHIN. Eh bien! s'ils sont ici, la louve et le louveteau, qu'ils nous écoutent, et s'il leur reste du sang dans les veines, que le rouge leur monte au visage! Je ne parlerai pas de l'aïeul, le connétable, qui n'était qu'un traître et un pillard... Mais voulez-vous savoir ce qu'était Jacques d'Armagnac, que nous portâmes, une nuit, au gibet des balles?

TRANQUILLE. Viens, viens, mon petit Jean, viens, viens-t'en!

JEAN-LE-BRUN. Pourquoi cela?

LE ROI. Je ne le vois pas encore venir ton Jean d'Armagnac?

TABCHIN. C'est que je n'ai pas fini!... Voulez-vous savoir ce que c'était? eh bien, on disait autour du gibet : ce n'est pas assez pour le misérable qui a fait tant d'orphelins et tant de veuves... une claie, une claie!... pour traîner son corps dans la boue de nos rues... et au-dessus de la claie, un écriteau avec ces trois mots : Menteur, voleur et lâche.

JEAN-LE-BLOND, *avec un cri étouffé.* Ah! ma mère!

BLANCHE. Il y va de sa vie!

TRANQUILLE. Entends-tu?

JEAN-LE-BRUN. Qu'est-ce que ça me fait?

TRANQUILLE. Ah! bien, bien, tu as raison... mais viens, je t'en prie, viens!

LE ROI. Je ne vois toujours pas venir ton d'Armagnac.

TABCHIN. C'est que je n'ai pas fini, sire'... Il y avait dans cette maison-là une infamie plus honteuse que l'infamie de l'aïeul et que l'infamie du père... il y avait cette femme perdue qu'on appelait la duchesse Isabelle.

LA DUCHESSE. Mon fils! tais-toi! tais-toi! (*Blanche et la Duchesse se jettent au-devant de Jean-le-Blond, que Ripaille saisit par le bras.*)

TRANQUILLE. Tu as ton épée?

TABCHIN. Oui, il y avait cette créature, vingt fois déshonorée...

TRANQUILLE. Tire ton épée!

TABCHIN. Et savez-vous ce qu'elle faisait le jour même où son réprouvé de mari mourait sur l'échafaud? elle faisait débauche avec je ne sais quel valet, qui avait nom frère Tranquille. (*On rit.*)

TRANQUILLE. Donne-la-moi!

JEAN-LE-BRUN. Que veux-tu faire? je suis aussi bien qu'en servir mieux que toi!

TRANQUILLE. Eh bien! va venger ton père et défendre ta mère.

LA DUCHESSE. Ah! il donne le change à leurs poignards... il nous sauve! (*Jean-le-Brun s'élance et frappe Torchin au visage du plat de son épée.*)

GRAVILLE. La voilà! qu'on l'arrête!

TRANQUILLE. Je l'ai perdu!

LE ROI, *passant entre Graville et Jean-le-Brun.* Qui ose donner ici des ordres en présence du roi? Croyez-vous, mes maîtres, que j'ai été dupe de vos comédies?... j'ai dit : jusqu'à voir, c'est vu... Tu as bien fait, mon compagnon, j'aurais fait comme toi... et si vraiment tu t'appelles Armagnac, viens me voir demain à l'hôtel des Tournelles... Armagnac et Valois sont cousins... Sire de Graville! je me souviendrai de votre hospitalité!... Allons, messieurs! (*Il sort précédé de sa garde écossaise et suivi de sa cour. — Les autres Seigneurs sont près de Graville.*)

TABCHIN. Quant à toi, Armagnac, je t'attends ce soir à l'arrivoir du Louvre.

JEAN-LE-BRUN. J'y serai!

JEAN-LE-BLOND. Moi aussi, j'y serai.

JEAN-LE-BRUN. Adieu! Tranquille!

TRANQUILLE. Enfant, je ne te quitte plus! — (*Le rideau tombe.*)

ACTE IV.

Sixième tableau,

Le grande salle de l'auberge de la Pavot. — Même décor qu'au troisième tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, *assise à gauche;* JEAN-LE-BLOND, *debout près d'elle et lui tenant les mains;* LA PAVOT, *un peu à l'écart; plus loin,* PAVOT, *la tête nue et inclinée.*

LA DUCHESSE, *à la Pavot.* Approche, ma bonne et digne Pavot! approche!

LA PAVOT, *s'approchant et leur prenant les mains.* Ah madame! madame! Oh! avais-je raison de dire toujours : ils vivent, je les reverrai, mes pauvres yeux ne se fermeront pas sans qu'ils aient eu la joie de contempler encore une fois ma noble maîtresse et mon jeune maître... Ah! je suis bien heureuse!

PAVOT. Permettez à un vassal qui n'a d'autre mérite que sa fidélité à toute épreuve... (*avec des larmes*) eh! permettez!...

LA PAVOT. Pein, maître Pavot, je crois que les temps vont changer.

LA DUCHESSE. Ma bonne Pavot, tâchez de savoir ce qui se passe et surtout quelles rues nous pourrions prendre pour avoir le chemin libre jusqu'à l'hôtel des Tournelles. Va, et dis à Mirette qu'elle ne s'éloigne pas.

LA PAVOT. J'y cours. Allons, passez devant moi, maître Pavot!

PAVOT. Oui, ma femme. (*S'inclinant, à la Duchesse.*) Madame, ma noble dame... Oui, ma femme. (*Ils sortent.*)

SCENE II.

JEAN-LE-BLOND, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. Mais qu'as-tu, Jean? tu viens de tressaillir... tu pâlis...

JEAN-LE-BLOND. L'heure va sonner... ma mère, et ce soir, à l'arrivoir du Louvre, mon frère Jean-le-Brun, lui, qui s'est jeté sur l'insulteur infâme, quand j'aurais dû, moi...

LA DUCHESSE. Mon fils!...

JEAN-LE-BLOND. Ma mère... vous avez pu me retenir cette nuit, en me disant : « C'est ma vie ou ma mort... » Mais aujourd'hui, ma mère, si j'hésitais...

LA DUCHESSE. Ecoute, enfant, je n'ordonne pas, je prie; veux-tu changer en deuil éternel la joie de ta mère?... Refuses-tu d'acquitter ma dette envers Blanche, envers cette jeune fille que j'ai si cruellement frappée? Je venais ici gardant ché-

Digitized by Google

rement le secret qui devait te faire heureux, je ménageais une surprise à mon enfant bien-aimé... J'allais prendre ta main et la mettre dans la main de Blanche, en lui disant: Ma fille, tu ne changeras point de nom et tu t'appelleras toujours Blanche d'Armagnac...

JEAN-LE-BLOND. Ma mère!

LA DUCHESSE. Et pendant que les meurtriers poursuivront celui qui a pris ta place... Blanche, qui, devenue la femme, pourra dire, je suis une d'Armagnac à présent!... Blanche, qui voulait sauver le roi, en prix de ses jours, se rendra au palais des Tournelles et demandera justice. Moi, pendant ce temps, je verrai Ripaille. Il m'a promis de rassembler toutes les preuves, tous les actes capables d'appuyer ma parole.

JEAN-LE-BLOND. Je me livre à vous, ma mère!

LA DUCHESSE. Alors, ne perdons pas une minute; il nous faut un prêtre et sur-le-champ! Je connais le prieur Anselme. Il a été le chapelain d'Armagnac; il me reconnaîtra bien, lui!

SCENE III.

JEAN-LE-BRUN, JEAN-LE-BLOND, LA DUCHESSE.

JEAN-LE-BRUN. Puis-je entrer?

LA DUCHESSE. Quelqu'un?

JEAN-LE-BLOND. Ma mère, c'est Jean-le-Brun! ah! celui-là, il vous faudra l'aimer comme un fils.

JEAN-LE-BRUN. Tu es donc retrouvé ta mère? Ah! j'en suis heureux!... Eh bien, moi, apprends que j'ai retrouvé mon nom...

JEAN-LE-BLOND. Ton nom?

LA DUCHESSE. Son nom?

JEAN-LE-BRUN. Chut! Il y a un diable d'homme qui s'est attaché à mes pas, qui est devenu mon ombre, et qui m'a fait jurer de me taire... il m'a fait promettre aussi de ne pas aller me battre. Car j'ai ce soir une affaire avec Tarchin... J'ai promis tout ce qu'il a voulu, mais je me suis arrangé pour le perdre au milieu des rues pleines de soldats et de bagarre, et crac! je n'ai fait qu'un saut jusqu'ici, car il me fallait une épée... et puis je voulais te dire adieu...

JEAN-LE-BLOND, *bas à Jean-le-Brun.* Je tâcherai de te rejoindre à l'arrivoir du Louvre.

LA DUCHESSE. Que dis-tu! à en rendez-vous!... J'ai ta parole, nous n'avons qu'une heure pour tout sauver. Jean, mon fils, mon enfant, tu attendras ici mon retour.

JEAN-LE-BRUN. Adieu, frère! adieu! (*Il remonte au fond.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, TRANQUILLE, *entrant du fond.*

JEAN-LE-BRUN. Bon, je suis pris.

LA DUCHESSE. Andéol, pourquoi retenez-vous ce jeune homme?

TRANQUILLE. Tout à l'heure, madame, c'est vous qui l'empêcherez de sortir.

LA DUCHESSE. Moi!

TRANQUILLE. Ecoute, enfant!... Tu vois cette femme... Il y a quinze ans qu'elle attend et que j'attends comme elle l'heure où trois fois bénie où nous pourrons poser nos lèvres sur le front de l'enfant disparu. Il y a quinze ans... entends-tu bien! quinze longues années de fatigues, de larmes et de souffrances .. que cette pensée et que cet espoir soutiennent notre courage et fortifient notre faiblesse.., Madame, soyez forte dans le bonheur comme dans l'adversité!... Enfant, remercie Dieu et cours dans ses bras : c'est ta mère!

JEAN-LE-BRUN. Ciel!

JEAN-LE-BLOND. Ma mère!

LA DUCHESSE. Tu te trompes, mon enfant... le voilà!

JEAN-LE-BRUN, *à Tranquille.* Tu le vois, tu ne m'as dit que des folies.

TRANQUILLE. Est-ce elle ou moi que Dieu frappe de démence?

LA DUCHESSE. Pauvre ami, il a tant souhaité cette joie, qu'il prend pour la réalité ce qui n'est qu'un rêve de son cœur... Ecoute bien, Jean d'Armagnac, cet homme que tu vois là, t'a sauvé le vie quand tu étais enfant... rends-lui grâce, car il a été pour nous le salut et la providence!

JEAN-LE-BLOND, *allant à lui.* Ah! brave homme!

LA DUCHESSE. Tu ne réponds pas à mon fils?

TRANQUILLE. Si fait!... Oh! je lui donnerais tout mon sang, à votre fils (*à Jean-le-Blond*); oui, oui, je vous reconnais bien, vous avez vaillamment servi le roi cette nuit... et que... Dieu vous garde... (*Il détourne les yeux et remonte à l'écart.*)

LA DUCHESSE. Laisse-nous, mon enfant.

JEAN-LE-BLOND. Ma mère!

LA DUCHESSE. Rassure-toi, mon enfant, rassure-toi; mais laisse-nous..., laisse-nous... (*Elle le pousse vers la porte de droite.*)

JEAN-LE-BRUN, *à la Duchesse.* J'ai failli, grâce aux fables de ce pauvre homme, vous appeler ma mère; permettez-moi de vous aimer et de vous servir comme si vous l'étiez, madame. (*Il va pour sortir.*) Au revoir, Tranquille!

TRANQUILLE, *lui arrachant son épée.* Madame, il va se battre! et c'est moi qui lui barre le passage.

LA DUCHESSE. Il va faire l'œuvre d'un vassal fidèle... Va, noble enfant, et puisses-tu pendant une heure retenir les ennemis de mon fils, et tromper leurs épées, tu auras sauvé d'Armagnac!

JEAN-LE-BRUN. J'y cours, madame!

TRANQUILLE, *avec éclat.* Et moi, je t'ordonne de rester! Madame, il n'y a que l'enfer qui puisse égarer une mère! Comment! je vous rends votre fils, et vous l'envoyez à la mort!

LA DUCHESSE, Tranquille, reviens à toi!... mon fils, tu viens de le voir... c'est lui! j'ai retrouvé sur son cœur cet écusson de nos armes, ce signe que tu avais tracé toi-même en traits indélébiles.

TRANQUILLE. Le blason! mais lui aussi, madame, il l'a!

LA DUCHESSE. Lui aussi!

JEAN-LE-BRUN. Ce signe, c'est donc une preuve?

TRANQUILLE. Oh! pauvre mère... Ah! je comprends! c'est une ruse soufflée par le démon à vos ennemis implacables. (*Secouant la tête.*) C'est cela! ils sont deux? lequel?.... (*Avec un rire de mépris.*) Ah! oh! ils ont cru que nous tomberions dans ce piége infâme! (*Avec éclat.*) Est-ce que le cri de l'âme peut mentir? voyez mes yeux qui se remplissent de larmes, voyez ma main qui tremble en prenant sa main... Les insensés!... qui puis-je aimer en ce monde... Merlin est au ciel avec mon fils et ma fille... je ne suis ni époux ni père!... je ne suis rien qu'un pauvre homme qui vous a donné sa vie, à vous, et à votre enfant. Eh bien! votre enfant, le voilà!... car c'est celui-là que j'aime! je l'aime! oh! je ne puis pas dire combien je l'aime!

JEAN-LE-BRUN. Ah! il m'émeut malgré moi!

TRANQUILLE. Vous vous taisez? vous ne l'avez pas encore regardé... mais regardez-le... mais regardez-le donc!.... Ah! c'est bien hardi ce que je vais vous dire... mais cette erreur, si vous la commettiez, ce serait un crime monstrueux et sans nom!

LA DUCHESSE. Tranquille!

TRANQUILLE. Ah! pardon, pardon... mais il va se battre, mais dans un instant, peut-être, on va me rapporter pâle, sanglant, mort. Et quelle preuve avez-vous que ce ne soit pas votre enfant?.... et si vous vous êtes trompée, madame?

LA DUCHESSE. Mon Dieu! mon Dieu!

TRANQUILLE. Oui, oui, invoques-le, madame, car c'est Dieu qui m'a parlé, et Dieu ne peut mentir!

JEAN-LE-BRUN, *ému.* Si c'était vrai, pourtant.

LA DUCHESSE, *éperdue.* Qui? toi?... tu serais... (*Elle ouvre les bras comme malgré elle, et attire vers son cœur Jean-le-Brun qu'elle regarde fixement. Tranquille, tremblant suit cette scène muette.*) Non! non! pardonnez-moi, mon enfant, pardonnez-moi, mais vous n'êtes pas mon fils!

TRANQUILLE, *accablé.* L'enfer a vaincu! (*Il tombe assis près de la table.*)

JEAN-LE-BRUN, *triste et doux, à Tranquille.* Tranquille, elle a raison!

LA DUCHESSE. Tu l'entends, ce jeune homme est avec moi contre toi.., si tu le prenais pour juge, il te condamnerait; n'essaie plus de m'arrêter dans la route où je marche... ne dis plus que la voix qui parle en toi est la voix de Dieu .. car sais-tu où elle parle la voix de Dieu? c'est dans le cœur des mères.

JEAN-LE-BRUN, *s'approchant de la Duchesse pendant que Tranquille reste anéanti.* Madame, le temps d'écrire à Mirette. (*A part.*) Je saurai bien trouver une autre épée!... (*Il sort à gauche.*)

LA DUCHESSE. Et moi, en prieuré. (*A Tranquille et lui montrant la chambre où est Jean-le-Blond.*) Tranquille, mon fils est là, il doit attendre mon retour ou un avis de moi! ne t'éloigne pas, veille à cette porte, et, comme un sujet fidèle, garde l'héritier de ton maître! (*Elle sort.*)

SCENE V.

TRANQUILLE, *seul.*

Il va écrire un dernier adieu à la pauvre fille qu'il aime, sans doute..... Ainsi, il faut que je garde l'un quand l'autre va mourir!... Ici, Jean d'Armagnac, et là..... oh! ma tête se brise! Voyons, voyons! Tranquille, tais-toi, calme toi... tu n'es qu'un pauvre homme, éternel jouet du mensonge et de l'erreur..... Qu'a-t-elle dit? qu'il fallait donner le change à Tarchin et le retenir une heure? oui, c'est bien cela qu'elle a dit... et l'heure se passe et celui-là va courir au-devant de l'épée de Tarchin... et elle a permis cela, elle! Eh bien! je ne veux pas, moi, il n'ira pas!... (*Il va pousser le verrou de la porte de gauche.*) Ah! si j'étais comme les autres hommes, courageux! Oh! misérable!... (*Il aperçoit qu'il a une épée à la main, et il la tire lentement hors du fourreau.*) Je croyais que c'était plus lourd que ça... O épée! tu es sans doute brillé dans des mains héroïques! Epée! tu me diras le secret des grands cœurs et des âmes intrépides, tu me diras s'il est vrai que mourir n'est rien... quand on meurt pour ceux qu'on aime! (*Il s'élance et disparaît par le fond. Le théâtre change.*)

Septième Tableau.

L'arrivoir du Louvre.—Au fond, la Seine et la berge. A gauche au premier plan, une chapelle. —Au second plan, une des portes de Paris. A droite au premier plan, un cabaret.— La nuit au clair de lune.

SCENE PREMIERE.

RIPAILLE, MAITRE KINCHE, BERNARD, GUILLOT.

RIPAILLE, *un peu ornié, sortant du cabaret, suivi de ses compagnons.* Drôles! faquins, maroufles!...

BERNARD. Cependant, capitaine...

GUILLOT. Veuillez croire que...

Me KINCHE. C'est eu plus juste prix, et...

RIPAILLE. Paix! Ah! vous profitez de ce que j'ai besoin de vous pour m'écorcher.

BERNARD. On devait donner deux écus pour la pension du petit, et je n'ai jamais reçu un rouge liard...

RIPAILLE. La pension! Monseigneur coucholt dans l'étable et mangeait avec les poules.

BERNARD. Il fallait me prévenir qu'il était gentilhomme, de!

GUILLOT. Et moi, ai-je reçu quelque chose pour l'apprentissage?

RIPAILLE. Taisez-vous, maçon! Quant à vous, maître Kinche, j'entends que l'acte de notoriété soit libellé de main de maître! Tout ce qu'il faut, et rien de plus .. car chacun de vos coups de griffe coûte les yeux de la tête. (*A part.*) Ou vois-je prendre tout cet argent-là? Ah! je n'ai pas bu la nuit dernière! C'est bien fait! La tempérance est la mère de tous les vices!... Enfin, je fais pénitence!.. Quand on songe que si, au moyen de quelques libations copieuses, j'avais conservé cette nuit un peu de sang-froid, je n'aurais pas eu la générosité exagérée... exagérée, c'est le mot, d'enlever à la duchesse cette incertitude au sujet de son enfant, qui était tout mon patrimoine! et bien plus, de lui promettre des preuves écrites qu'il faut payer comptant, et sur mes économies!

SCENE II.

LES MÊMES, PAVOT *et* SIMONNOT (*Pavot et Simonnot ont chacun une hallebarde*), *puis* LA DUCHESSE.

PAVOT, *au fond.* Qui vive?

SIMONNOT, *d'une voix étranglée par la peur.* Qui vive?

LA DUCHESSE. C'est toi, Ripaille!

RIPAILLE, *saluant la Duchesse.* Madame la duchesse!...

LA DUCHESSE. Tu sais que dans cette chapelle, nous allons porter à Greville le dernier coup en unissant Blanche à mon fils.... Tu as les pièces nécessaires?

RIPAILLE. Madame, ce que vous m'avez demandé c'est fait, j'ai l'acte...ou plutôt, ils ont l'acte, car... ils n'ignorent pas que le sort de l'enfant est entre leurs mains, et ils veulent exploiter la situation.

LA DUCHESSE. On satisfera à toutes leurs exigences!

RIPAILLE. Vive Dieu! vous simplifiez les affaires! Messieurs mes drôles, qui vouliez nous écorcher tout vifs... on vous payera rubis sur l'ongle... je suis bien aise de vous le dire.

LA DUCHESSE, *à Pavot.* Mon ami! mon cher en-

font tarde bien ; courez, je vous prie, à sa rencontre; allez, ne perdez pas une minute.

RIPAILLE. Sangdieu! mais j'y pense, il faudrait se hâter. C'est ici même que Torchin va venir dans quelques instants.

LA DUCHESSE. Torchin! Est-ce que ce serait ..

RIPAILLE. L'arrivoir du Louvre, où doit avoir lieu le combat.

LA DUCHESSE. Et mon enfant va venir! que faire! que faire! (*A Pavot et à Simonnot.*) Mes amis, prenez par le plus droit, par le plus court, même à travers les soudards de Greville et les rues barricadées, , car le temps presse... et vous direz à Jean d'Armagnac... non, vous l'amènerez vous-même, vous le conduirez jusqu'à la porte du jardin de cette chapelle... on vous ouvrira. Vous m'avez comprise... allez! Quant aux gens de Greville, je sais quelqu'un, un brave cœur, qui saura leur donner assez de besogne pour les arrêter ici... pendant que là... nous terminerons tout.

RIPAILLE. Allons, drôles! on vous payera, et rubis sur l'ongle! (*Ils entrent dans la chapelle.*)

SCÈNE III.

PAVOT, SIMONNOT.

PAVOT. Simonnot, as-tu du cœur?

SIMONNOT. Je ne pourrais pas vous dire, mon parrain!... peut-être bien que j'en ai... mais c'est en dedans, ça ne sort pas!

PAVOT. Alors, tu ne dois pas adorer l'idée de traverser les rues pleines de soudards, et de sauter par dessus les chaînes tendues.

SIMONNOT. Ah! mais non!

PAVOT. Et à qui appartiennent ces soudards qui te font peur? car moi, mon caractère ferme me met à l'abri de la crainte...

SIMONNOT. A messire Olivier de Graville, mon parrain.

PAVOT. Et nous allons affronter ces périls pour servir les ennemis de messire de Graville?... Trouves-tu cela prudent, Simonnot?

SIMONNOT. Je trouve cela bête, mon parrain.

PAVOT. Tu ne manques pas d'une certaine intelligence, Simonnot. Or donc...

RIPAILLE, *paraissant à la porte de la chapelle.* Qu'est-ce que vous attendez là vous autres?

PAVOT, *serrant de près Simonnot.* Viens, Simonnot; nous causerons en chemin de ce que messire Olivier pourrait bien donner aux deux honnêtes gens qui s'en iraient lui dire ce qui se passe dans cette chapelle. (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE IV.

RIPAILLE, *puis* TRANQUILLE.

RIPAILLE. Ils en ont pour un peu de temps avec leurs écritures, et le soif m'étrangle... (*Regardant vers le fond à droite.*) Qu'est-ce que ça? (*Tranquille paraît dans un bateau, aborde, descend sur la berge et s'avance lentement sur le devant du théâtre. — Le reconnaissant.*) Tiens! le cousin Andéol! (*Il lui tend la main.*) Tu ne me reconnais pas?

TRANQUILLE, *le regardant.* Si fait! c'est toi, Ripaille! Oh! je te reconnais bien! tu nous a fait assez de mal! (*Mouvement de Ripaille.*) Enfin, c'est peut-être le ciel qui t'envoie.

RIPAILLE. Je crois, Dieu me damne, que tu as une épée?

TRANQUILLE. Je viens pour me battre.

RIPAILLE. Contre qui?

TRANQUILLE. Contre Vincent Tarchin!

RICAILLE. Hein?... avec... Mais le Torchino en attend un autre, ce me semble?

TRANQUILLE. Oui, un autre... Oh! la Providence a été bonne quand toi tu étais méchant. Tu nous l'avais enlevé; mais Dieu nous l'a rendu. Cette nuit... un miracle... Mais moi j'ai enfermé mon jeune seigneur et je suis venu à sa place.

RICAILLE, *à part.* Personne ne l'a détrompé... (*Haut.*) Et tu viens te battre pour lui? pour celui-là?... Ah çà, mon cousin Andéol, en venant ici, sais-tu bien à quoi tu t'engages?

TRANQUILLE. A mourir... Une heure de répit, a dit madame Isabelle; il lui faut une heure. Et sais-tu qui elle jette en pâture à cette heure de mort et de sang? enfin, ça ne fait rien, elle l'aura son heure. Tarchin va venir; nous le laisserons d'abord attendre, se morfondre, jurer, tempêter. Comme cela, vois-tu, les minutes s'écoulent. Puis, quand il me verra, . je le connais... avec ma pauvre tournure et ma longue épée, il va d'abord se mettre à rire aux larmes, comme toi en ce moment... Mais s'il me tourne le dos et qu'il remonte à cheval, je tiens bon, je m'attache à la bride; il me frappera sans doute, bon! tant mieux, que mon sang jaillisse, mais qu'une minute se passe!... Enfin, la colère lui saute aux yeux... bien! il met pied à terre pour en finir... à merveille!... Toi, tu te présentes pour diriger le combat. Oh! je le veux complet, là... un vrai combat bien long, où l'on ne se tue que par petits morceaux, afin que ça dure... Tu comprends, si je mourais tout de suite, ça ne serait plus ça... Oh! j'y mettrai de la patience, va; je veux une longue agonie, une mort goutte à goutte, une mort où je puisse retenir mon souffle, mon âme le plus longtemps que je pourrai,.. afin de me dire: je meurs, mais je le sauve... je meurs, mais ceux que j'aime vivront!...

RIPAILLE, *à part.* Diable d'homme, va! (*Regardant Tranquille.*) Et sais-tu seulement tenir ton estoc?

TRANQUILLE. Pourquoi faire?

RICAILLE. Pour te défendre.

TRANQUILLE. Ah! oui, pour me défendre longtemps!

RIPAILLE, *à part.* Par tous les diables!... Ah! après ça, la chance d'un combat est à la volonté de Dieu. (*Haut.*) Voyons, je peux bien te donner quelques conseils, pauvre Andéol! Mais, au fait, tu as le bras solide, et si tu voulais... Tends ton épée, comme cela... allonge le bras... allonge donc le bras!...

TRANQUILLE. Oh! ce n'est pas pesant du tout, une épée...

RIPAILLE. Fine, astucieuse et légère... c'est une femme!... Un demi-pas en avant sur la jambe droite, de manière à laisser les trois quarts du poids de ton corps sur la jambe gauche. Ceci, afin de pouvoir faire retraite ou te fendre avec une égale facilité... là... (*Il essaie d'accommoder la jambe de Tranquille.*) Plus d'élégance, mains de roideur... assieds-toi sur les jarrets. Les jambes jouent dans le noble art de l'escrime un rôle tellement important, que nous ne saurions trop insister dès cette première leçon.

TRANQUILLE, *avec douceur.* Songez, mon cousin, que c'est aussi la dernière .. et arrivons au plus pressé, s'il vous plaît.

RIPAILLE, *tressaillant.* Vive Dieu! il a raison!.. En garde! le bras droit plié en dedans, le coude au corps et la main haute. Laisse-toi conduire, que diable! et ne te raidis pas comme si tu étais déjà mort depuis quinze jours.

TRANQUILLE, *suant à grosses gouttes.* Mon cousin, je vous jure que je fais de mon mieux.

RICAILLE. En garde! reste comme cela et fais attention. Tu pares en poussant vivement l'épée sur le gauche, et tu ripostes en étendant le bras, droit devant toi... Cela s'appelle parer et riposter en quarte.

TRANQUILLE. En quarte...

RIPAILLE. Une! deux!

TRANQUILLE, *de même.* Une! deux! Comment! ça n'est pas plus difficile que cela?

RICAILLE. Encore. Une! deux!

TRANQUILLE. Une! deux! (*Il s'escrime avec ardeur.*) J'avais pourtant entendu parler de la quarte... Ah! oh! maintenant que je sais ce que c'est, tu vas voir, tu vas voir, je vais l'attaquer en quarte!... Mon cousin, je n'aurais jamais cru qu'il fût si facile d'apprendre le maniement des armes!

RICAILLE. Tu es une bonne âme, Andéol... Passons à la tierce.

TRANQUILLE. A la tierce?

RIPAILLE. Les ongles en dessous. Jette le fer à droite pour parer, et riposte en poussant l'épée tout droit, la pointe au corps! une! deux!

TRANQUILLE, *répétant.* Une! deux!

RIPAILLE. Ceci est tierce. (*Ils s'escriment.*)

TRANQUILLE. Ouf! — Au premier abord, c'est fatigant, tierce, mais on s'y habitue... décidément c'est en tierce que je vais l'attaquer... Cependant la quarte est bien bonne aussi. — Tenez, j'avoue que je suis fâché d'avoir l'embarras du choix. Vous autres hommes d'épée, pourquoi avez-vous inventé la tierce, puisque vous aviez déjà la quarte?

RICAILLE. Allons, en garde! (*L'admirant.*) C'est qu'il a presque bon air, ce satané Andéol.

TRANQUILLE. Tu trouves? vraiment? ça n'est pas mal! (*Avec résolu.*) J'aurais voulu avant de mourir, que madame Isabelle me vit aussi...

RICAILLE, *qui a écouté.* Silence... Je crois que ce sont eux... tiens! des bruits de chevaux du côté de la poterne! auraient-ils fait venir quelques-uns de leurs soudards... pourquoi faire?

TRANQUILLE, *se remettant en garde.* Quarte! le jarret tendu... je crois que j'ai déjà tout oublié!...

RIPAILLE. La poterne s'ouvre! Et par ici, les autres... ils viennent donc nous enfermer...

TRANQUILLE. Mon cousin, je n'ai rien, je ne possède rien que cet escneau... Quand tout sera fini, vous l'ôterez de mon doigt. — Vous ferez dire quelques prières pour le repos de mon âme, et le reste .. vous le garderez en souvenir de moi... voici Jeoe d'Armagnac et madame Isabelle qui n'ont pas d'oserviteur... mais durant quinze années Dieu a veillé sur la veuve et sur l'enfant; j'ai confiance en la bonté de Dieu! (*Il l'embrasse.*) —Adieu, mon cousin.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GRAVILLE, TARCHIN, GARDES DE GRAVILLE. (*Les hommes d'armes paraissent, puis des porte-torche; ensuite Grenoille, la visière de son casque est baissée.*)

TARCHIN, *arrivant par la droite, aux hommes d'armes.* Si le tavernier m'a dit vrai, le louveteau ne peut manquer de tomber dans le piége... (*A Graville.*) Ah! monseigneur! (*S'approchant de Ripaille.*) Ah! c'est toi, Ripaille! que fais-tu là?

RICAILLE. Je prends le frais!

TARCHIN. Ah! c'est toi, *caro mio*, qui inventes de faux d'Armagnac.

RIPAILLE. J'étais à jeun... je n'avais pas de raison!... Ah çà, est-ce un défi, maître Tarchin?

TRANQUILLE, *lui posant la main sur l'épaule.* Pardon, c'est de ce côté qu'est le défi!

TARCHIN. Pourquoi cet homme est-il ici?

TRANQUILLE. Je suis ici pour Jean d'Armagnac, comte de la Marche et duc de Nemours... En tierce ou en quarte, approche je t'attends!

TARCHIN. Ah! ton Jean d'Armagnac, faux ou vrai, t'envoie donc à sa place? Quand on prend comme cela un nom de chevalier, on ne devrait pas agir comme un enfant poltron, et prêter son épée au premier histrion, pour changer en farce grotesque une rencontre de vie ou de mort!

TRANQUILLE. C'est toi qui es un poltron, misérable valet, insulteur d'enfants et de femmes!... c'est toi qui es un lâche, comme tu es un menteur!

TARCHIN. Ah!... haut les torches!... ce n'est qu'un coup à frapper! (*Il croise le fer.*) Tu m'amuses.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN-LE-BLOND, *accourant par la droite, puis* LA DUCHESSE.

JEAN-DE-BLOND. Ma mère! où est ma mère?

AGAVILLE, *levant sa visière.* Ta mère, d'Armagnac, il faudra, pour aller à elle, que tu passes par-dessus cette épée!

RIPAILLE. Ah! le lâche, contre un enfant...

TARCHIN. Holà-là, Ripaille... (*Il abandonne Tranquille et s'attaque avec vigueur.*)

TRANQUILLE. Bravo!... tu trouves à qui parler.

LA DUCHESSE, *sur le perron de la chapelle.* Mon fils! (*Elle veut s'élancer, mais les hommes d'armes la repoussent jusqu'à l'endroit du théâtre où est Tranquille.*)

LA DUCHESSE. Tranquille!

TRANQUILLE. Madame, le vrai d'Armagnac sera sauvé! je l'ai tenu éloigné du péril!

LA DUCHESSE, *lui tendant le parchemin.* Regardez! tu saura enfin qui est mon fils!

RIPAILLE, *tombant.* Touché!... je n'avais pas assez bu!

GRAVILLE, *qui vient de faire sauter l'épée de Jean-le-Blond et l'a blessé au bras.* Torchin! tiens! achève-le!

TARCHIN. Merci, monseigneur! (*Il s'élance du côté de Jean-le-Blond.*)

TRANQUILLE, *qui a lu le parchemin.* Ah! tierce ou quarte! je vais le tuer comme je pourrai!... (*Il frappe à tour de bras; Tarchin tombe. Greville, en voyant tomber Tarchin, lâche pied. Jean-le-Blond se précipite vers Tranquille, ainsi que la Duchesse. — Ils forment un groupe à gauche.*)

TARCHIN, *se relevant un peu.* Monseigneur, c'étaient des ennemis, faites-en des otages.

GRAVILLE, *faisant signe à ses hommes.* Bien parlé! elle! (*Mouvement pour enfermer les prisonniers.*)

LA DUCHESSE. Mon Dieu!

TRANQUILLE. Donnez-moi ce parchemin... adieu... priez le ciel pour que j'arrive jusqu'au roi! (*Il met le parchemin dans ses dents, prend son épée à deux mains et se jette tête baissée sur les hallebardes des soudards. Il monte sur le parapet de la berge et se jette à l'eau.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN-LE-BRUN. (*La barque paraît à droite: Jean-le-Brun est debout sur l'avant.*)

JEAN-LE-BRUN. Est-ce que j'arrive trop tard?

TRANQUILLE, *s'accrochant à la barque.* Non! non! (*Jean-le-Brun l'aide à monter à bord.*)

BRAVILLE. Malédiction!...

TRANQUILLE, *à Jean-le-Brun.* Chez monseigneur Charles VIII, au palais des Tournelles! (*Le bateau s'éloigne. Tableau, le rideau baisse.*)

ACTE V.

Huitième Tableau.

Un oratoire. — A gauche au fond, une grille donnant sur un corridor. — A droite au *fond*, une fenêtre donnant sur les fossés. — Porte à gauche et à droite. — Sur le devant à droite un prie-Dieu, un fauteuil, un coussin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, JEAN-LE-BLOND, *puis* BLANCHE. (*Jean-le-Blond est couché sur un fauteuil, avec un tabouret sous les pieds qui lui permet de s'allonger. La Duchesse est auprès de lui et rattache les linges qui lui entourent le bras. A travers les barreaux, on voit passer un soldat qui fait faction sur la terrasse; ensuite la Pavot.*)

LA DUCHESSE, *à part.* Comme elle tarde! Peut-être a-t-elle vu Graville! peut-être que ses larmes...

JEAN-LE-BLOND. Cette blessure n'est rien, mère... Ah! s'ils m'avaient seulement laissé mon épée!

LA DUCHESSE. Seul contre tous!... j'aime mieux te voir sans armes! .. La voici! (*Blanche entre toute pâle.*) Qu'as-tu appris? L'as-tu vu?...

BLANCHE. Non!

LA DUCHESSE. Parle!

BLANCHE. Que Dieu ait pitié de nous! Ce n'est plus Graville qui commande ici, c'est le Florentin.

LA DUCHESSE. Une révolte!

BLANCHE. Quelque chose d'horrible et d'étrange, ma mère... Quand j'ai parlé de Graville, un éclat de rire sinistre m'a répondu... Des soldats ivres criaient: Vive Tarchin! vive le nouveau comte de la Marche! Et j'ai vu passer comme un spectre, Tarchin, la tête enveloppée de linges sanglants, le visage livide, la marche chancelante, l'œil en délire, et les épaules couvertes du manteau de comte, qu'Olivier de Graville portait encore hier.

LA DUCHESSE. Ce n'est plus le lion qui nous garde, c'est le tigre!...

LA PAVOT, *en dehors, au soldat.* Allons! vous n'allez peut-être pas vous étrangler pour boire plus vite, mon garçon.

LE SOLDAT, *un gobelet à la main.* La consigne est sévère! (*La Pavot passe derrière lui et vient s'appuyer aux barreaux.*)

BLANCHE. Parlez! parlez!...Encore rien du côté des Tournelles?...

LA PAVOT. Rien... rien encore... pauvre Tranquille, qu'est-il devenu?

LE SOLDAT. Voici votre gobelet vide, la mère, un large!

LA PAVOT, *au soldat.* C'est bon! c'est bon! (*Vue et bas.*) Demandez à boire pour le blessé, Mirette tâchera d'entrer. (*Elle disparaît.*)

LA DUCHESSE, *absorbée.* Tarchin! Tarchin!

BLANCHE, *qui est restée au fond, a parlé à l'homme d'armes.* Voici Mirette.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MIRETTE. (*Un soldat l'introduit et reste debout sur le seuil.*)

LE SOLDAT. Faites vite!

MIRETTE, *rapidement.* Écoutez-moi, et ne répondez pas. Tranquille et Jean-le-Brun rôdent autour de l'hôtel. (*Mouvement des trois captifs.*)

LE SOLDAT. Que dites-vous là, fillette?

MIRETTE. Je dis que maître Pavot est aussi dévoué que vous à la bonne cause des soldats de la Marche, et que je suis la fille de maître Pavot. (*A Jean-le-Blond.*) Buvez, jeune homme! (*Bas et rapidement.*) Comment ils feront pour entrer, je ne sais pas... Mais ils entreront. (*On entend un grand bruit dans le corridor.*)

UNE VOIX, *dehors.* Par ici, amenez-les par ici.

JEAN-LE SAGE. Il n'y a que de lâches coquins comme vous pour railler des gens désarmés.

MIRETTE, *bas.* Ce sont eux!

LA DUCHESSE *et* BLANCHE. Prisonniers!

LE SOLDAT, *poussant Tranquille et Jean-le-Brun dans la chambre.* Vous allez être en compagnie! (*Tranquille a l'air complétement foudroyé.*)

LE SOLDAT, *entraînant Mirette.* Venez, la belle! (*Aux autres.*) Amusez-vous bien tous ensemble. (*Le soldat sort et ferme la grille à clef.*)

SCÈNE III.

TRANQUILLE, JEAN-LE-BRUN, JEAN-LE-BLOND, LA DUCHESSE, BLANCHE.

LA DUCHESSE. Tout est donc perdu!

TRANQUILLE, *à Jean-le-Brun.* Écoute à la grille!

JEAN-LE-BRUN. Ils ne sont plus là!

TRANQUILLE, *en redressant tout à coup.* Tout est gagné, madame!... Ah! ah! j'ai bien travaillé cette fois, n'est-ce pas, Jean-le-Brun?

JEAN-LE-BRUN. Il a passé à travers gardes et pages.

TRANQUILLE, *s'animant.* J'ai vu le roi... j'ai vu la reine!... Ah! ah! en voilà une, la reine! Et le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne! et Montmorency, et Rohan! j'ai tout vu!... ma bien aimée dame, mon jeune seigneur, (*il lui baise la main.*) j'en ferai tant que vous me pardonnerez de vous avoir méconnu. (*Regardant Jean-le-Brun.*) Pauvre Jean-le-Brun! n'importe, je t'aime toujours, va. (*A Blanche.*) Vous la garderez dans vos pages, n'est-ce pas, vous, qui êtes si bonne et si belle...

LA DUCHESSE. Mais nous attendons...

TRANQUILLE. Voilà! il y avait des hommes d'armes, à droite, à gauche, des pages, des valets, des chevaliers, l'épée nue à la main; une armée, un monde .. Non, vrai, je ne me figurais pas du tout ce qu'était le palais des Tournelles; il faut avoir vu cela! Et savez-vous comment j'ai traversé la foule des pages, des hommes d'armes et des chevaliers? comme ceci! j'ai pénétré dans les galeries remplies de seigneurs? avec quel tatisman j'ai fait reculer devant moi la grande draperie fleurdelisée qui ferme la chambre de Charles VIII?... avec l'anneau de Salomon, l'anneau qu'il m'a donné à la fête... l'anneau du roi! Le roi, il était là, sur son trône! Près de lui, il y avait une belle jeune fille... vous l'aurez reconnue, madame; car c'est votre cousine, c'est la reine... — Ah çà, d'où sort celui-là, qui est tout trempé? a dit le roi, quand il m'a vu. — J'ai répondu: Sire, je sors de la rivière. —La reine a ri... moi, j'ai pris de l'espoir et j'ai continué. — Sire, ai-je dit: l'enfant qui a sauvé la vie à Votre Majesté est en péril de mort!—Ah! ah! que fait le roi, j'ai oublié de lui demander son nom. — Moi de dire tout de suite: Sire, il s'appelle Jean d'Armagnac!—Comment, diable!.. c'est à moi qu'il parlait... je te reconnais: tu m'en as montré un da Jean d'Armagnac; mais ce n'est pas celui qui s'est jeté le premier entre Graville et moi!... — C'est vrai, Sire, celui-là n'est pas Jean d'Armagnac; mais il n'en vaut guère moins, nous en causerons plus tard. — La reine a encore ri... elle est fort rieuse la reine, mais quand elle fronce la sourcil, c'est autre chose... Enfin, j'avais le parchemin, scellé du sceau de l'Église, je l'ai donné. — Et où est-il ton Jean d'Armagnac?... — Sire, il est dans son hôtel d'Armagnac. — Eh bien, que lui faut-il de plus? — Ah! c'est que, pour le moment, l'hôtel appartient à Olivier de Graville, et Olivier de Graville a juré d'être un jour duc de Nemours, et cousin de votre femme, Sire!... — La reine n'a plus ri, et j'ai frissonné; car la roi, pour le coup, a pâli, et j'ai bien vu que le Graville épouvante beaucoup le roi de France! Mais la reine!... voilà une femme!... elle s'est levée, elle avait l'œil en feu!... — Moi, j'ai de la mémoire, m'a-t-elle dit en me regardant avec une bonne figure. Elle se souvient, madame, la reine se souvenait... Et comme je tombais à ses genoux en pleurant de joie...—«Messieurs, a-t-elle ajouté, ce nom d'Armagnac sonne haut dans le palais des rois de France... le père était un rebelle; mais le fils était innocent et je le prends sous ma garde. Il est onze heures de nuit...si les chevaliers de France n'ont point usurpé leur renommée, il faut que, minuit sonnant, la veuve d'Armagnac et son fils soient les maîtres chez eux... A cheval, messieurs, à cheval!

LA DUCHESSE. Une heure!...

TRANQUILLE. Nous n'en demandions pas davantage... et nous sommes venus en toute hâte vous apporter cette grande nouvelle; malheureusement nous avons perdu un quart d'heure à nous faire capturer sous les murs de l'hôtel, car il n'y avait pas d'autre moyen d'entrer ici... Mais enfin, nous voilà!... (*Regardant tout autour de lui.*) Ah ça! pourquoi suis-je le seul ici à être joyeux?...

LA DUCHESSE. C'est que ni toi, ni la reine, vous n'avez pensé qu'entre le poignard des assassins et la poitrine du dernier d'Armagnac, il n'y a que cette grille, dont l'assassin a les clés!

JEAN-LE-BLOND. Ma mère!.. mais puisque les meurtriers ne sont pas venus!

LA DUCHESSE. Les meurtriers ne sont pas venus parce que les gens du roi n'ont pas encore attaqué l'hôtel!

TRANQUILLE. Mon Dieu!

LA DUCHESSE. Tarchin se croit vainqueur, il est tout entier à son triomphe, il attend, mais quand les hommes du roi vont paraître...

TRANQUILLE. Je devine!... ce sera le signal de la vengeance, et c'est moi qui aurai donné le signal!

JEAN-LE-BLOND. Et nous sommes sans armes!....

BLANCHE. Cette fenêtre donne sur les fossés! un abîme!.... Écoutez!

JEAN-LE-BLOND. C'est la bataille! c'est l'assaut! Et rien, pas un tronçon d'épée, rien!...

TRANQUILLE, *à Jean-le-Blond.* Veux-tu y aller à la bataille?

JEAN-LE-BLOND. Si tu me donnes une arme, tu seras plus que mon père!

TRANQUILLE. Silence! la sentinelle est aux barreaux. (*On voit le soldat qui arrive à la grille.*) Cette porte, si je me souviens bien, donne dans la salle d'honneur? (*Il indique, sans bouger de place, la porte latérale de gauche. Pendant toute cette scène, les personnages doivent parler bas, et avoir l'air de s'entendre à demi-mot sans faire de mouvement.*)

BLANCHE. Oui, mais au bout de cette salle il y a une sentinelle.

TRANQUILLE. En dedans ou en dehors?

BLANCHE. En dehors!

TRANQUILLE. En dehors! Rien n'est perdu! Écoutez, dans cette salle, il y a le trône; derrière le trône, une porte imaisissable au regard... (*Pendant qu'il parle, la sentinelle passe et repasse aux barreaux. Tranquille qui l'aperçoit s'arrête et n'achève sa phrase que lorsque la sentinelle a disparu.*)

LA DUCHESSE. Oui, celle par où nous nous sauvâmes il y a quinze ans .. C'est vrai! Pourvu qu'ils ne l'aient pas murée.

BLANCHE. J'y vais, madame! (*Elle s'élance dans la chambre, à gauche.*)

TRANQUILLE. Cette porte donne dans un passage...

LA DUCHESSE. Dont l'issue aboutit aux douves, entre les deux poternes... mais cette issue doit être gardée...

TRANQUILLE. Sans doute, Tarchin y a mis des soldats, je les ai vus; mais ces soudards ivres ne tiendront pas contre les chevaliers du roi, à qui j'ai donné rendez-vous à cette place même pour les introduire dans l'hôtel. (*A Blanche, qui reparaît.*) La porte?

BLANCHE. Elle y est encore, je l'ai devinée. J'ai réussi à l'ouvrir! (*La Sentinelle passe, regarde et disparaît. Tranquille fait signe à Jean-le-Brun, qui s'approche; il lui ôte son manteau qu'il met sur les épaules de Jean-le-Blond; celui-ci passe à gauche, et va prendre la place de Jean-le-Brun, puis de Blanche. — Ce mouvement s'exécute très-vite. La Sentinelle revient, regarde de nouveau, voit les personnages à la même place et s'éloigne.*)

TRANQUILLE, *poussant Jean-le-Blond vers la porte de gauche.* Venez, venez, monseigneur!

JEAN-LE-BLOND. Mais ce n'est pas au combat que vous m'envoyez... C'est une fuite qu'on me propose!

BLANCHE. Jean, je vous en supplie à genoux!

LA DUCHESSE. Pour ta mère! pour ta mère!....

JEAN-LE-BLOND. Si vous vouliez me déshonorer, il ne fallait pas me dire le nom de mon père. (*Le bruit du dehors redouble.*)

TRANQUILLE. Ah! c'est tenter Dieu que de perdre une seconde!... obéissez, monseigneur. On vous a dit le nom de votre père, pour que votre cœur grandisse et monte à la hauteur de votre tâche! Vous êtes Jean d'Armagnac, vous n'avez ni fils, ni frère, et votre mère est veuve! Vous êtes Armagnac tout entier! le nom de votre père, on vous l'a dit, pour que vous le fassiez vivre... Honte sur vous si vous le laissez mourir!

BLANCHE, *à la grille.* Ils approchent!. .

JEAN-LE-BLOND. Sayez donc obéis... ô vous qui êtes tout ce que j'aime... Adieu!...

TRANQUILLE, *à Jean-le-Blond.* Quand tu entendras crier: Armagnac! dans les douves, tu enlèveras les barres et tu reviendras avec les chevaliers du roi! alors, tu en seras de la bataille! (*Jean-le-Blond sort. La grille s'ouvre. Torchin paraît.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TARCHIN, SOLDATS.

LA DUCHESSE. Mon Dieu, nos âmes sont dans vos mains!

TARCHIN, *soutenu par deux hommes d'armes. Il est pâle et semble frappé de vertige, il porte le manteau de Graville.* J'ai voulu être comte de la Marche!... Regardez à cette fenêtre, vous saurez ce que j'ai fait de Graville... je l'ai fait pendre aux créneaux de ses tours... (*Riant.*) Il me gêne!...

LA DUCHESSE. Il meurt dans un délire horrible!

TARCHIN, *aux soldats.* Pourquoi me soutenez-vous?.. (*Montrant Tranquille.*) Parce que celui-là m'a égratigné le front... ah! ah! ah! vous m'avez cru mort, je parie? Non, je veux vivre, et je veux être duc de Nemours... et il n'y a plus que le damoé petit d'Armagnac qui me gêne! Place! (*Il s'approche du fauteuil.*) Es-tu là, mon petit Jean?

JEAN LE-BRUN. Non, hardi!... c'est un autre!...

TARCHIN. Par où s'est-il sauvé?... Des gardes aux portes!... cette fenêtre ouvre à pic sur les fossés... Toutes les issues gardées!...

LA DUCHESSE, *à part, elle chancelle.* Oh! des forces! des forces!...

TARCHIN. Tranquille... approche ici, toi! (*Lui montrant sa tête enveloppée de linges sanglants.*) C'est toi qui as fait cela... aussi je te hais!... C'est toi qui as fait évader le louvetesu, comme tu le fis déjà, il y a quinze ans... je te hais; je te hais!... Tu vas me dire où il est.

TRANQUILLE. Messire l'Italien, je vous avertis que vous pouvez arracher mes muscles, broyer mes os, déchirer mes chairs... mais je vous défie de me faire parler.

TARCHIN. La torture?... j'en connais une qui ne s'attaquera pas à tes chairs, mais à ton âme... Non, non, je ne dresserai point ici les chevalets de la question... j'ai mieux que cela! Voilà deux braves enfants, ce jeune homme et cette jeune fille... ils ne savent, ni l'un ni l'autre, l'histoire de leur naissance... mais à l'âge qu'ils ont, on conserve un vague souvenir de la cinquième année... Messire Jean, vous aviez une sœur... madame Blanche, vous aviez un frère... Regardez-vous donc bien en face tous les deux!

JEAN *et* BLANCHE. Serait-il possible!

LA DUCHESSE. Que veut-il dire?...

TARCHIN. Jean, votre sœur s'appelait Marie...

TRANQUILLE, *tressaillant faiblement.* Marie!...

TARCHIN. Blanche, votre frère avait nom Aodéol.

TRANQUILLE, *reculant.* Aodéol! ..

LA DUCHESSE, *épouvantée.* Ses enfants!...

TARCHIN. Et maintenant regardez bien cet homme, et vous aurez un autre souvenir!

TRANQUILLE, *éperdu.* Non! non! il ment! Il ment!...

TARCHIN. Tu crois déjà!...

TRANQUILLE. Non, non, je ne crois pas!

TARCHIN. Tu crois, tu dis-je?... Et voici le fer rouge que j'ai inventé pour t'ouvrir la bouche. (*Montrant les soldats qui sont au fond en dehors.*) Ces soldats rebelles comme moi, n'ont plus d'espoir qu'en moi; quand je leur dirai de tuer, ils tueront... Eh bien, si dans un quart d'heure tu ne m'as pas dit la retraite de Jean d'Armagnac... (*montrant Blanche et Jean*) c'est la vie de ceux-là que je prendrai... (*Repoussant les soldats.*) Laissez donc! Je ne veux pas qu'on me soutienne! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

TRANQUILLE, JEAN-LE-BRUN, BLANCHE, LA DUCHESSE.

TRANQUILLE, *avec désespoir.* Le démon! c'est le démon qui a inventé cet horrible supplice. Oh! non, Dieu ne peut pas permettre... c'est impossible... Oh! le misérable! Oh! pitié mon Dieu! C'est trop! c'est trop!

BLANCHE. Père, je suis fière et heureuse d'être votre fille.

JEAN-LE-BRUN. Père, voici près de vous vos deux enfants qui vous demandent un regard.

TRANQUILLE. Marion, je les ai retrouvés tous les deux, regarde mon cœur... et vois si je les aime!

LA DUCHESSE. Oh! mon enfant est perdu!

TRANQUILLE, *se tournant vers elle brusquement.* La voilà!... toujours entre eux et moi... (*Il écarte ses enfants et s'avance vers la Duchesse.*) Je ne les cherchais pas... c'est la bonté de Dieu qui me les a rendus .. Ayez pitié de moi, ne me les prenez pas, madame. Pendant quinze ans, qu'ai-je fait pour eux? quelle part de ma vie leur ai-je donnée!... vous étiez mère il ne fallait pas que je fusse père, moi!... (*Avec violence.*) Vous saviez bien quelle était ma folie! La folie d'Armagnac! la folie du dévouement aveugle et stupide!... La folie du vassal!... La folie de l'esclave!...

BLANCHE. Père, il y a des larmes dans ses yeux!

TRANQUILLE, *l'arrêtant.* Prends garde!... elle te fascinera comme elle m'a fasciné. Prends garde! (*Changeant de ton.*) Elle pleure, c'est vrai... Elle sait bien qu'un père ne peut pas livrer ses deux enfants aux bourreaux... N'est-ce pas, madame, vous avez beau me connaître, vous espérez pas cela?

LA DUCHESSE. Tranquille, vous nous avez trop donné, et nous avons trop accepté de vous... je ne vous demande plus rien... Laissez approcher vos enfants (*A Blanche.*) Toi, Blanche, tu es ma fille. (*Elle la baise au front.*) Car il t'aime d'un profond amour et je lui avais promis d'être ta mère. (*A Jean-le-Brun.*) Vous, que Dieu vous récompense... Une fois déjà j'ai permis que vous prissiez sa place en face de la mort; pardonnez-moi, j'ai aussi ma folie, c'est l'égoïsme de l'amour, c'est la rage de la lionne, c'est la folie des mères!...

TRANQUILLE. Oh! si je pourais mourir à force de souffrir!

LA DUCHESSE. Quoi qu'il arrive, puissiez-vous être heureux tous ensemble. .. Isabelle d'Armagnac, après son fils, n'a rien de plus cher que vous et lui!

TRANQUILLE, *à part.* Un père qui ferait cela!... il faudrait que Dieu l'eût frappé de démence! ah! c'est que j'ai toute ma raison!

LA DUCHESSE. Adieu, Tranquille... je vais réciter les dernières prières sur le devoir d'Armagnac... Ne vous occupez plus de moi... adieu... (*Elle s'éloigne et va s'agenouiller au prie-Dieu.*)

JEAN-LE-BRUN, *la suivant des yeux.* Pauvre femme.

BLANCHE. Comme son âme est brisée!...

TRANQUILLE. Taisez-vous... pourquoi songer aux autres... chacun pour soi, sur cette terre... M'aimez-vous, mes enfants?

BLANCHE *et* JEAN. Père! bon père!

TRANQUILLE. Répétez-moi cela! père! bon père! Que tu es belle, Marie, ma fille adorée... Ta mère s'appelait aussi Marie devant Dieu... et on l'appelait Marion, là-bas, chez nous, à Miradou... elle nous regarde en ce moment... Aodéol, mon beau, mon jeune Aodéol, mon cœur avant mes lèvres t'avait appelé, mon fils. Oh! ne sommes-nous pas assez de trois pour être heureux... nous resterons ensemble, toujours, toujours.

JEAN-LE-BRUN. Voilà donc pourquoi, ô ma sœur, j'étais si heureux de vous servir.

BLANCHE. Voilà donc pourquoi, ô mon frère! vous étiez le plus cher et le plus aimé de mes serviteurs.

TRANQUILLE. Oh! je sens la vie couler à flots dans mes veines... mes enfants! mes enfants! (*L'horloge sonne au loin.*)

LA DUCHESSE, *avec un cri.* Ah! ils viennent! ils viennent!

TRANQUILLE. Ah! il ne vous aura pas!...

BLANCHE. Mon père! mon père! la vie de Jean d'Armagnac est dans vos mains, et avec sa vie la mienne, car je l'aime! je l'aime! et je ne lui survivrai pas. Mon père, pardonnez-moi, mais s'il meurt, je mourrai; laissez moi donc mourir pour qu'il vive! (*Elle tombe à genoux.*)

TRANQUILLE. Et toi.., et toi.

JEAN-LE-BRUN. Ce n'est pas moi qui ai mis ma main dans celle de Jean d'Armagnac, c'est Dieu qui a voulu qu'elles fussent unies comme les mains de deux frères.

TRANQUILLE. Est ce Dieu qui parle!... (*On entend du bruit et des pas.*) Mon fils, ma fille... voici le bourreau qui ecir'ouvre la porte... vous pouvez vous sauver en révélant la retraite de Jean d'Armagnac. (*La Duchesse se redresse peu à peu et prête ardemment l'oreille.*) Vous pouvez sauver Jean d'Armagnac en gardant le silence... choisissez vous-mêmes... Si vous voulez mourir.... eh bien! nous mourrons ensemble!

JEAN-LE-BRUN *et* BLANCHE. Oui! nous mourrons!

TRANQUILLE, *les attirant à lui.* Eh bien, alors, mes enfants... serrez-vous contre moi!.. il ne faut pas que la mort puisse nous séparer!... (*Levant les yeux.*) Et toi, Marion, ma femme, une prière pour nous, si tu es près de Dieu! (*Il les embrasse.*) Un dernier baiser. (*Jean-le-Brun et Blanche l'embrassent avec résignation.*) Nous sommes prêts! (*Rumeurs très-fortes au dehors.*)

RIPAILLE *paraît à la fenêtre.* Êtes-vous là' êtes-vous seuls? c'est moi!

TOUS. Ripaille! (*Il saute dans l'intérieur.*)

RIPAILLE, *aidant Jean-le-Blond à franchir la fenêtre.* Viens, petit Jean! (*Aux autres.*) On donne l'assaut!

JEAN-LE-BLOND, *jetant à terre des épées, et courant dans les bras de sa mère.* Nous apportons des armes!.. Tarchin se défend comme un lion!

TRANQUILLE, *semettant une épée à Jean-le-Blond.* Tu embrasseras ta mère quand nous serons vainqueurs. (*A la Duchesse et à Blanche.*) Allez, allez implorer Dieu!

LA DUCHESSE, *à Jean-le-Blond.* Jean de Nemours, je ne te retiens plus, cette fois! (*Elle sort suivie de Blanche par la droite.*)

RIPAILLE. Ah! nous allons en découdre!... j'ai un compte à régler avec le Tarchino!

TRANQUILLE, *l'épée à la main.* Allons, du cœur, enfants! cette mort-là vaut mieux que l'autre! Armagnac, à la bataille!

TOUS, *l'épée à la main.* A la bataille! (*Ils sortent à gauche. — Le théâtre change.*)

Neuvième Tableau.

Une Eglise. — A gauche au fond, l'entrée d'une chapelle.

SCENE PREMIERE.

Paraissent des GARDES *portant des oriflammes, qui se placent au fond; viennent ensuite des* CHEVALIERS, *qui se placent devant eux; puis des* GENS DU PEUPLE, *qui s'agenouillent à droite, en faisant face à la chapelle; enfin* LA DUCHESSE, *qui entre par la gauche, et vient toute seule sur le devant de la scène. A son entrée, on crie:* Vive Armagnac! *un peu après paraît* TRANQUILLE.

LA DUCHESSE. Pendant qu'il était là entre ses deux enfants, et que j'attendais l'arrêt de mon fils... j'ai fait un vœu et un serment. Le vœu, vous l'avez exaucé, seigneur... le serment, je vais l'accomplir.

TRANQUILLE, *allant à elle.* Soyez bénie, madame, vous, la plus grande et la plus noble des femmes, vous, qui avez dit, pour récompenser un pauvre homme: Je veux qu'il soit mon époux, et je l'aime.

LA DUCHESSE. Tranquille, en disant cela, je n'ai point menti.

TRANQUILLE. Madame, je ne songerai qu'à votre gloire... Regardez-moi. Ils avaient tort de se moquer du pauvre Tranquille, le vassal dérangé, soigneur perdu dans ses études et absorbé dans ses théodrèses; Tranquille, sous le manteau ducal, mériterait leurs risées, j'y suis habitué, mais leurs railleries iraient jusqu'à vous, et je ne veux pas! (*A ce moment, paraissent par la droite, Jean-le-Blond et Blanche, Jean-le-Brun et Mirette, se tenant par la main. Ils passent et sont s'agenouiller à l'entrée de la chapelle. En même temps entrent des seigneurs et des dames de la cour. Les orgues jouent depuis le commencement de la scène.*)

LA DUCHESSE. Les voilà! ils viennent!... ils marchent à l'autel!

TRANQUILLE. Ayez pitié! ne les éveillez pas de leur bonheur! Dieu m'a soutenu jusqu'ici, mais la force m'abandonne; laissez-moi m'éloigner sans qu'ils me voient.

LA DUCHESSE. Partir! vous éloigner?

TRANQUILLE, *s'approchant.* Tenez, madame, il y a là-bas dans un petit coin de vos domaines, vous savez, cette maisonnette entourée de grands arbres; vous vous rappelez, au temps de notre misère, que nous disions: Ah! si c'était encore à nous! Eh bien! donnez-la moi! j'aurai là mes livres, mes rêves, la solitude... de vieux amis.. . nos enfants viendront m'y voir... vous les accompagnerez quelquefois, n'est-ce pas, madame?...

LA DUCHESSE. Oui...

TRANQUILLE. Merci! adieu! adieu! (*Il s'incline et se retourne en envoyant des baisers aux époux. La Duchesse remonte et s'agenouille. L'orgue éclate avec plus de force et les parfums de l'encens flottent sur les fronts inclinés. — Tableau.*)

FIN.

PARIS. — Imprimerie de madame veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

76668
N.o d' invent: 1498